IMAGES



TRIPOLI LIBEREE

DANS CE NUMERO:

2 ANNEES DE GUERRE en Méditerranée

25 millièmes
En PALESTINE 30 mils
En SYRIE & LIBAN 30 piastres

Actualités

RAID DE JOUR SUR EINDHOVEN

Cette remarquable photo a été prise lors de la récente attaque diurne sur les usines Philips à Eindhoven (Hollande). Les avions alliés, au nombre de cent, causèrent des dommages extrêmements importants aux célèbres établissements. Des suites des explosions produites par les bombes, de grandes flammes dévorent les diverses sections de l'usine.



AU SON DES CORNEMUSES

C'est ainsi que le régiment des Highlanders fit son entrée dans Tripoli conquise. Les populations indigènes ne manquèrent pas de faire un accueil enthousiaste aux vaillants soldats de la Huitième Armée.

ALERTE SUR GIBRALTAR !

Un aspect nocturne de Gibraltar, tandis que les projecteurs alertés cherchent dans le ciel les avions ennemis. Le fameux roc est bien protégé contre toute incursion.

Les membres des équipages de chars d'assaut britanniques poussent des hourras enthousiastes tandis que l'Union Jack est hissé sur le mât supérieur qui domine le port de Tripoli occupé par la Huitième Armée.



RIDEAU DE FUMÉE !

Au cours d'un raid ennemi effectué sur Alger, un épais rideau de fumée recouvre la ville pour empêcher les aviateurs ennemis d'en distinguer les objectifs importants.



L'ECRAN DE LA SEMAINE

La chute
DE TRIPOLI

Le machiavélisme politique dont se vantaient les dirigeants fascistes leur vaut l'écroulement d'un Empire dont l'histoire est liée à un demi-siècle d'efforts.

Il y a des centaines d'années, Tripoli était une colonie phénicienne. Elle devint une colonie romaine après la chute de Carthage. Au VIIe siècle, la Tripolitaine fut envahie par les Arabes et la chrétienté céda la place à l'Islam.

En 1714, Ahmed Caramanli pacha en fit un pays indépendant et lui et ses descendants gouvernèrent Tripoli comme une Régence de la Porte jusqu'en 1835. Plus tard, Tripoli devint partie intégrante de l'Empire ottoman sous les Turcs.

A la fin de septembre 1911, sous le prétexte de nombreux abus et de manquements aux promesses faites, ainsi que pour d'autres raisons, l'Italie présenta un ultimatum à la Turquie, exigeant une réponse dans les vingt-quatre heures. La réponse turque ayant été considérée comme non satisfaisante, l'Italie déclara la guerre.

La flotte italienne, sous le commandement du duc des Abruzzes, détruisit quelques vaisseaux turcs et s'assura un passage vers Tripoli. Le 4 octobre, les Italiens occupèrent la ville.

L'enceinte de murs crénelés qui l'entourait avait la forme d'un pentagone irrégulier, mais elle a été maintenant en grande partie démolie. Elle datait du temps de l'ancienne Rome, et des parties qui en ont été préservées, les unes appartiennent à la période byzantine et les autres au XVIe siècle.

La citadelle, datant de l'époque de l'occupation espagnole, sert actuellement de résidence au gouverneur et abrite le musée archéologique.

Le désert touche presque les abords occidentaux de la ville, tandis qu'à l'est s'étend l'oasis verdoyante de Meshia, où l'on peut toujours visiter les tombes des sultans caramanliens.

Le port a une superficie de 60.000 mètres carrés et ses quais étaient pourvus de l'équipement le plus moderne.

L'oasis de Tripoli est très belle et très fertile ; elle contient près de 4.000 maisons, 8.500 puits et un million d'arbres.

Denikine
REFUSE DE TRAHIR

Le général Denikine vient d'avoir 70 ans. Il est dans un camp de concentration allemand.

Pendant la guerre de 1914-1918, Antoine Denikine fut un chef habile. Lorsque la révolution bolcheviste secoua la Russie des Tsars, il demeura fidèle à l'ancien régime et leva une armée pour restaurer la monarchie.

C'est lui qui, en 1918, assiégea Tzaritzyn avec une force considérable de Cosaques, d'anciens soldats tsaristes et de paysans révoltés. Il eut pour adversaires Staline, Vorochilov, Boudienny, Zhukov, noms devenus par la suite illustres.

La ville de Tzaritzyn fut sauvée une première fois. Mais Denikine était tenace. Il y revint en juillet 1919, réussit à s'en emparer et marcha sur Moscou. Staline déploya des prodiges d'adresse et réussit, pour la deuxième fois, à arracher la ville aux « Blancs ». Depuis, elle fut appelée Stalingrad.

Cela se passait en novembre 1919.

Battu et son armée mise en pièces, le général Denikine s'embarqua sur un navire de guerre et s'enfuit par la mer Noire.

Il se réfugia en France, où l'avaient précédé tant d'autres de ses anciens compagnons d'armes et partisans du régime aboli. Hitler crut trouver en Denikine, en 1942, le même homme qui avait, en 1918 et 1919, porté les armes contre les Rouges. Il le nomma chef du gouvernement fantoche que les nazis tentèrent en vain d'instaurer dans les régions conquises de la Russie. Le Führer aurait même déclaré : « Denikine est mon Pétain russe ! »

Mais l'ancien officier du tsar, devenu septuagénaire, refusa de faire le jeu des ennemis de sa patrie. Furieux, Hitler le fit arrêter et envoyer dans un camp de concentration.

REVUE DES 7 JOURS

L'entrée de la Huitième Armée à Tripoli est un des plus grands succès que les Alliés aient remportés depuis le début de la guerre. Elle a démontré que la Huitième Armée est devenue l'une des machines de guerre les plus parfaites et les mieux outillées qui soient.

La campagne de Libye, déclenchée le 23 octobre à El Alamein, et soutenue avec vigueur jusqu'aux confins de la Tunisie, a illustré la parfaite organisation des ravitaillements de Montgomery, tout au long de l'interminable route désertique. L'organisateur de ces ravitaillements est le lieutenant général Sir Wilfred Gordon Lindsell. Pour avoir une idée de l'effort d'organisation qui durent déployer les services de ravitaillement, mentionnons que la Huitième Armée consomme hebdomadairement quelque 28 millions de cigarettes, plus de 100.000 boîtes de viande en conserve et 250.000 barres de chocolat, sans compter les centaines de tonnes d'équipement, d'essence, de munitions qui ont dû être transportées à travers des déserts, des wadis, sur les pentes abruptes des collines, le long des côtes, sur des routes et des rails rendus inutilisables par les bombardements. Tout cela sans compter les difficultés dressées par l'ennemi en retraite. Lorsque Rommel détruisit les puits d'Egypte, Sir Wilfrid dut transporter 30.000 fûts d'eau de 44 gallons chacun, depuis Alexandrie jusqu'à Solloum.

La nouvelle de la chute de Tripoli a été accueillie avec consternation dans la péninsule italienne. Les chefs fascistes essayent bien encore de faire miroiter aux yeux de la population quelques espoirs au sujet de la bataille de Tunisie. Mais Italiens et Allemands, profanes et stratèges, se rendent compte que toute l'affaire africaine est appelée à une liquidation prochaine aux dépens de l'Axe.

Les Italiens, et surtout les Romains, ont par ailleurs d'autres sujets d'inquiétude. La récente déclaration du gouvernement britannique soulignant qu'il n'était pas question de considérer la « Ville Eternelle » comme ville ouverte a mis fin aux dernières illusions que pouvaient encore nourrir à ce propos les habitants de la capitale italienne.

COUPS DE BELIER EN RUSSIE

« Les termes des communiqués allemands sont de nature à causer une grande anxiété, même au sein du peuple italien. Les Russes ont l'intention de bouleverser toute la situation stratégique de l'Axe sur le front oriental. Dans l'espace de deux mois, nous avons été incapables de déceler le moindre signe de fatigue auprès de nos ennemis. Il est indéniable que les Russes ont remporté d'importants succès. »



L'auteur de cet avertissement plein d'amertume n'est autre que le Signor Ansaldo, le célèbre commentateur de la radio de Rome. Mais il faudra à l'Axe plus que des plaintes amères pour pouvoir arrêter les poussées soviétiques.

Après avoir consolidé les positions acquises à la suite des premiers engagements, l'armée rouge s'achemine vers de batailles décisives. Occupant graduellement les principales voies ferrées, les troupes soviétiques remportent sur tous les fronts des succès considérables. Dans le Caucase, la prise de Rostov signifierait pour les Allemands la perte de leur dernière route de ravitaillement et leur dernier espoir de retraite ordonnée. De plus, l'isolement des armées nazies coincées dans la boucle du Don et dans la région de Stalingrad serait complet et définitif. Mais Rostov n'est qu'un des objectifs du vaste mouvement offensif entrepris par les Russes et dont nous n'avons assisté jusqu'ici qu'aux premières phases.

Le « Time Magazine » voit, dans les méthodes de combat appliquées par les Russes, le signe que l'armée rouge continuera à enregistrer des succès de plus en plus importants : « Longtemps les maîtres (et en même temps les victimes) de la guerre défensive par l'emploi de masses d'infanterie, les Russes semblent maintenant posséder complètement les méthodes de la guerre fluide et offensive. De fortes colonnes de tanks et d'artillerie motorisée s'enfoncent dans les dispositifs ennemis, allant jusqu'à dépasser de 30 milles leurs propres forces d'infanterie : ce système d'attaque, absolument inédit pour l'armée rouge, est appliqué malgré les intempéries, le froid intense et les chutes de neige. Au prix de longues et pénibles études, le haut commandement soviétique a adapté la technique des Panzers et l'a « retournée » aux Allemands au moment où ceux-ci s'y attendaient le moins. Mais ce genre de combat exige un équipement dont jusqu'à maintenant les Russes semblaient manquer : grand nombre de camions et d'autres véhicules, faculté de maintenir d'énormes quantités de ravitaillement, d'essence et de munitions dans une mobilité constante, à l'arrière immédiat des unités de première ligne. De la perfection de ce système dépendra le résultat final des opérations offensives russes. »

Les Allemands ont dû admettre qu'en certains points du front oriental ils se sont trouvés dans « l'obligation de raccourcir leurs lignes ». Ils ont également admis que les Russes ont ouvert plusieurs brèches dans certains secteurs. A aucun moment, la propagande allemande n'a annoncé par la suite que ces brèches avaient été refermées. D'après des rumeurs non confirmées, le haut commandement allemand considère l'éventualité d'ordonner le retrait de ses armées sur de nouvelles lignes.

Par ailleurs, il semble que les difficultés à l'intérieur du Reich ne font que s'accroître. « On ne nous épargne rien, dit Gœbbels à la radio. L'histoire ne connaît ni grâce ni merci... Partout où nous regardons, nous voyons des montagnes de problèmes que nous devons à tout prix résoudre. Partout la route monte, raide et dangereuse, et nulle part n'est un coin d'ombre qui nous permettre de nous arrêter. »

AILES ALLIEES SUR L'EUROPE

L'un des problèmes auxquels Gœbbels fait allusion est sans doute celui des attaques aériennes contre le Reich et les territoires occupés. Jour et nuit, des « Hurribombers » (bombardiers-chasseurs Hurricane), des « Mosquitos » de la R.A.F., rapides et légers, et les bombardiers moyens « Boston » martèlent de leurs projectiles et mitraillent locomotives, wagons, lignes ferroviaires et stations, réservoirs d'essence et tous travaux de défense établis sur la côte depuis la Hollande jusqu'à la France.

Le major général J.F. Miller, nouveau commandant des services de terre du 8e groupe de l'aviation américaine stationnée en Grande-Bretagne, a récemment déclaré : « Une offensive aérienne massive est en préparation et nous serons très bientôt en mesure d'accomplir cette mission. »

REPUBLIQUE NIPPONE ?

Madame Wei Tao Ming, épouse du nouvel ambassadeur de Chine à Washington, a consacré son existence à l'expansion et à la défense des idées nouvelles. D'éducation française, elle a acquis, en Chine, une excellente réputation comme avocate et comme juge. Dernièrement, Mme Wei a lancé une idée nouvelle pour l'organisation future de l'Extrême-Orient. « Deux ou trois défaites décisives seraient suffisantes pour faire fondre les fameux « nerfs d'acier » du Japon et ébranler les solides assises de l'Empire japonais. L'annihilation du Japon n'est pas nécessaire. Une fois la puissance du parti militariste abattue, une république japonaise pourra rééduquer le peuple en abolissant le respect des usages établis par l'empereur : adoration et obéissance absolue aux seigneurs de la guerre. » Les idées de Mme Wei sont en opposition directe avec celles de l'ex-ambassadeur américain à Tokio, M. Joseph Crew, qui a déclaré : « Nous sommes en guerre contre un peuple dont le moral ne pourra pas être ébranlé, même après une série de défaites. »

En Papaouasie, les opérations sont terminées. Mais elles continuent aux îles Salomon.

LA CONFERENCE DE CASABLANCA



Un communiqué allié a annoncé que le président Roosevelt et M. Churchill ont conféré pendant dix jours, à Casablanca, arrêtant la stratégie et la politique des Nations Unies pour 1943. M. Staline, qui avait été invité à prendre part aux conversations, a été tenu au courant des décisions.

Les généraux de Gaulle et Giraud se sont également rencontrés et ont annoncé leur accord complet. L'union de tous les Français qui combattent l'ennemi est ainsi réalisée.

Le monde entier a été soulevé d'enthousiasme à l'annonce de cette conférence historique. Il s'en dégage en effet l'impression d'une telle union entre les dirigeants des Nations Unies, que désormais il ne peut plus exister aucun doute que la guerre est menée par la volonté conjuguée des Alliés, qu'un accord sur toute la ligne unit dans une même détermination.

X X X

10 avantages
DU DÉBARQUEMENT ALLIÉ

La Conférence de Casablanca, réunie sous le signe de la « reddition sans conditions » comme l'a définie si expressivement le président Roosevelt, marque une nouvelle étape, qui sera peut-être décisive, dans la conduite de la guerre. Le fait, d'ailleurs, que cette conférence ait choisi pour siège l'Afrique du Nord est d'une signification profonde.

On demandait récemment à un officier supérieur d'un pays neutre quelle était, à son avis, l'opération la mieux réussie que les Alliés aient entreprise, dans le domaine militaire, depuis le début des hostilités. L'expert répondit sans hésiter : l'occupation par les troupes anglo-américaines de l'Afrique du Nord française.

« Jamais, ajouta-t-il, manœuvre technique n'a été conçue et exécutée avec une compréhension aussi parfaite de la situation sur tous les fronts et une connaissance aussi profonde de la stratégie et de la politique. Sa portée, à tous les points de vue, est immense, car de son succès dépendait non seulement la défaite des forces de l'Axe en Afrique, mais en Europe et en Asie également.

« Voici d'ailleurs, à la lumière des événements récents, les conséquences immenses qu'a entraînées cette occupation :

1° Elle a permis la destruction de l'Afrika Korps et l'occupation de la Tripolitaine. L'état-major allemand a dû, en effet, expédier en toute hâte sur le front de Tunisie, ouvert par les Alliés, les renforts qu'il destinait à Rommel.

2° Elle a assuré la neutralité de l'Espagne, qui ne peut plus faire volte-face qu'en risquant de perdre ses colonies africaines.

3° Elle a sauvé les pays de l'Amérique du Sud de la menace qui a pour nom « Dakar ».

4° Elle a facilité la navigation en Méditerranée et dans l'Atlantique sud. Les sous-marins, privés de leurs bases, ne peuvent plus opérer aussi efficacement au large de l'Afrique.

5° Elle a entraîné l'entrée officielle de la France coloniale — à défaut de la France métropolitaine pour le moment occupée — dans la guerre aux côtés des Alliés.

6° Elle a sauvé Malte.

7° Elle a bloqué Hitler en Europe et ouvert un territoire immense pour le débarquement de troupes considérables. L'encerclement du continent européen sera le prélude de l'ouverture d'un second front.

8° Elle a affaibli la puissance industrielle de l'Allemagne en lui enlevant une source de matières premières et de denrées sur laquelle elle comptait.

9° Elle a aidé la Russie en contraignant Hitler à réviser ses plans stratégiques, à disséminer davantage ses forces terrestres et à envoyer de toute urgence en Méditerranée un nombre considérable d'escadrilles aériennes dont il avait un pressant besoin dans le Caucase et sur le front de Stalingrad.

10° Elle a placé l'Italie dans une situation extrêmement périlleuse.

NOTRE COUVERTURE

TRIPOLI LIBEREE

Tripoli, orgueil du fascisme, est entre les mains de la Huitième Armée qui y a fait son entrée le 23 courant. De nombreux chars d'assaut britanniques sont alignés sur une grande place du port que l'on aperçoit à l'arrière-plan, tandis que les « tommies » arborent sur leurs lèvres un sourire lumineux. Avec la prise de Tripoli, l'Impero n'est plus...



LES AILES ALLIEES SUR L'ITALIE
Des papillons dont il ne peut couper les ailes.
(D'après un journal américain)

Rostov

VILLE-CLÉ ?

Une fois de plus, Hitler a sacrifié le prestige et a ordonné à von List d'évacuer le Caucase. La rapidité avec laquelle les villes tombent les unes après les autres, l'intense trafic ferroviaire qui a pu être observé et la « décision » allemande de raccourcir le front en sont des signes éloquents.

La question que tout le monde se pose est de connaître la destination des armées de von List. Est-ce Rostov ? Ou une tête de pont dans la péninsule de Kerch ? Ou encore une tête de pont autour de Yeisk, sur la mer Azov, avec des communications à travers la glace vers Mariopol ?

On ne peut encore rien préciser, mais chacune de ces possibilités montre de façon évidente que l'importance de Rostov est, à maints égards, exagérée. On tend souvent de nos jours à verser dans une telle exagération. Aucun mot n'est plus impropre en l'occurrence que celui de « ville-clé ». Certes, Rostov est un centre ferroviaire de grande importance. Les communications avec le Caucase, le Kalmouk, Stalingrad et la courbe du Don convergent vers elle. C'est une sorte de cul-de-sac sur ces lignes de communications. Une armée qui tomberait du ciel et s'en emparerait paralyserait facilement toutes les opérations dans certaines des zones qui



y sont reliées. Mais aussitôt que la marée de la guerre a déferlé sur une telle cité, elle redevient une position quelconque sur la ligne du front, dont l'importance diminue grandement.

Une ville-clé est celle dont la possession ouvre ou ferme un passage. Rostov ne donnerait pas automatiquement accès au bassin du Donetz pas plus qu'elle n'ouvrirait la voie vers l'ouest, au delà de Taganrog comme on le vit quand les Russes la réoccupèrent l'an dernier.

Cela ne veut pas dire toutefois que les Russes n'enregistreraient pas un considérable succès s'ils reprenaient une seconde fois la ville. Ses dépôts, ses ateliers, ses voies ferrées et sa garnison en font un objectif de grand prix. Et la perte de Rostov serait, dans les circonstances actuelles, un désastre majeur pour les Allemands.

« Chars-robots »

SUR LE FRONT RUSSE

Sachant tirer parti des conditions particulières des batailles qui se livrent sur le front de l'Est, les Russes ne négligent aucune ruse de guerre capable de leur procurer un avantage sur l'ennemi. Une des dernières manifestations de leur ingéniosité est le « char-robot ».

Un des envoyés spéciaux du « Giornale d'Italia » en Allemagne signale que les Russes ont adopté sur le front de l'Est un nouveau système qui consiste à lancer contre les lignes allemandes des chars d'assaut chargés d'explosifs sans équipage.

« Il y a quelques semaines, au cours d'une attaque de faible envergure qui s'était déroulée au sud de Stalingrad, écrit-il, on a vu des chars isolés partir des positions soviétiques et avancer sans hésitation, et sans s'arrêter pour tirer comme ils le font d'habitude. On s'étonnait dans les lignes allemandes de les voir progresser ainsi sans se soucier de la grêle de projectiles qui s'abattait autour d'eux. Après avoir causé de sérieux dégâts, ajoute ce correspondant, trois chars atteints en plein fouet l'un après l'autre sautèrent comme des mines. »

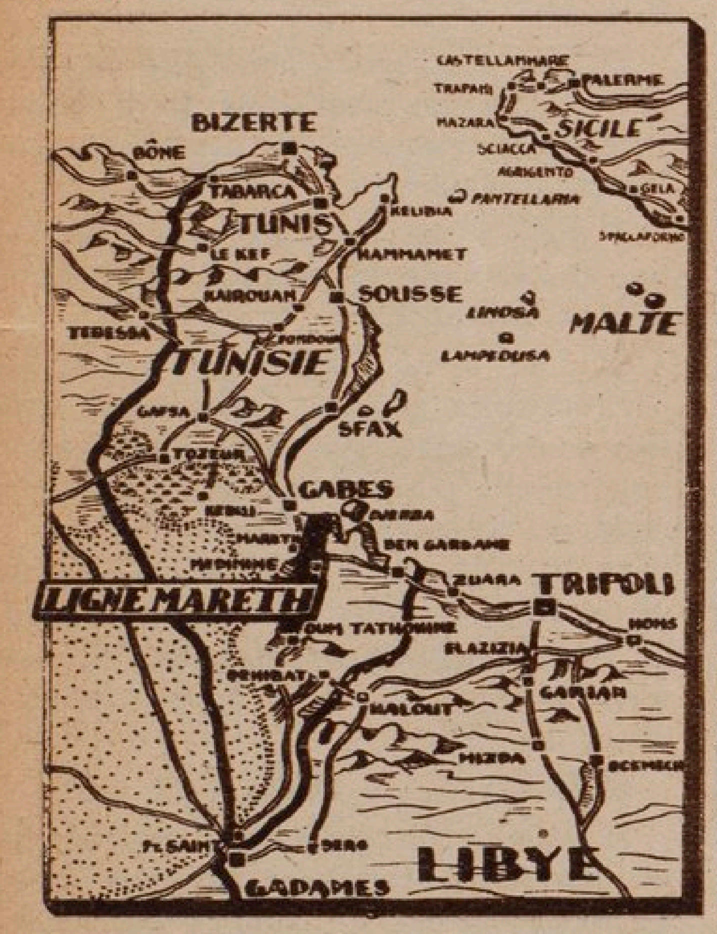
Le journaliste italien ne donne pas de détails sur les moyens employés pour faire manœuvrer ces tanks sans équipage. Sans doute les Russes ont-ils mis au point un dispositif destiné à empêcher que, une fois le tank tombé entre leurs mains, les Allemands n'en puissent s'approprier le système. Tout ce qu'il est en mesure de dire, c'est que ces chars étaient presque tous du type XT-34, que les Soviets ont construit en série pendant tout l'hiver dernier et qu'ils continuent à construire malgré les résultats excellents qu'ont donné les autres types. Les techniciens allemands reconnaissent eux-mêmes qu'il s'agit d'un bon engin. Le moteur est excellent, de même que l'armement, constitué par un canon de 76 mm.2 et par deux mitrailleuses. Le blindage, étant donné les incursions audacieuses qu'ils doivent effectuer, est naturellement très puissant. Seul le poids de ces mastodontes d'acier constitue leur point faible. Si le terrain n'est pas assez dur, ils risquent de s'enliser.

Seuil de Gabès

ALAMEIN DE TUNISIE

Fuyant vers la Tunisie, l'armée de Rommel aura sans doute franchi les frontières de ce pays, au moment où ces lignes paraîtront. Les commentateurs militaires croient que le vaincu d'El Alamein tentera de s'accrocher à la ligne Mareth pour retarder autant que possible l'avance de la Huitième Armée et essayer, pendant ce temps, d'établir son contact avec les forces germano-italiennes de von Arnim, en Tunisie.

Nos lecteurs savent déjà ce qu'est la ligne Mareth, qui tire son nom d'un village tunisien situé à près de cent kilomètres de la frontière de la Tripolitaine.



L'emplacement de la ligne Mareth est le point de la Tunisie méridionale qui s'apprête le mieux à la défense du pays. Marécages, marais, monticules, rochers, tout a été utilisé dans la construction de cette ligne, qui s'étend à la lisière d'une zone franche et démilitarisée, établie par un accord franco-italien entre la Tunisie et la Tripolitaine.

Derrière la ligne Mareth, du côté nord, se trouve un goulot d'une importance stratégique remarquable, nommé « Seuil de Gabès ». Ce goulot ressemble étrangement à celui d'El Alamein, en territoire égyptien.

En effet, à l'est se trouve la mer avec le port de Gabès ; à l'ouest, la dépression des Chotts, longue — comme celle de Kattara — de près de 400 kilomètres. La langue de terre qui sépare cette dépression de la mer forme le « Seuil de Gabès », large de 20 kilomètres seulement et haut de 47 mètres. Ce seuil est donc trois fois moins large que le goulot d'El Alamein.

Une autre particularité accentue la différence entre la dépression de Kattara et les chotts tunisiens. Ces derniers sont des marais et des marécages, contrairement à Kattara, sèche et rocailleuse.

Ajoutons que, dans les temps fort reculés, un peuple de Troglodytes avait habité la région située entre les chotts de Tunisie et la mer, précisément sur le parcours actuel de la ligne Mareth. Ce peuple avait creusé, dans le roc, des demeures qui subsistent jusqu'à nos jours. Les constructeurs de la ligne Mareth ont même utilisé un grand nombre de ces cavernes en les englobant dans le système de défense de la fameuse ligne.

Mannerheim

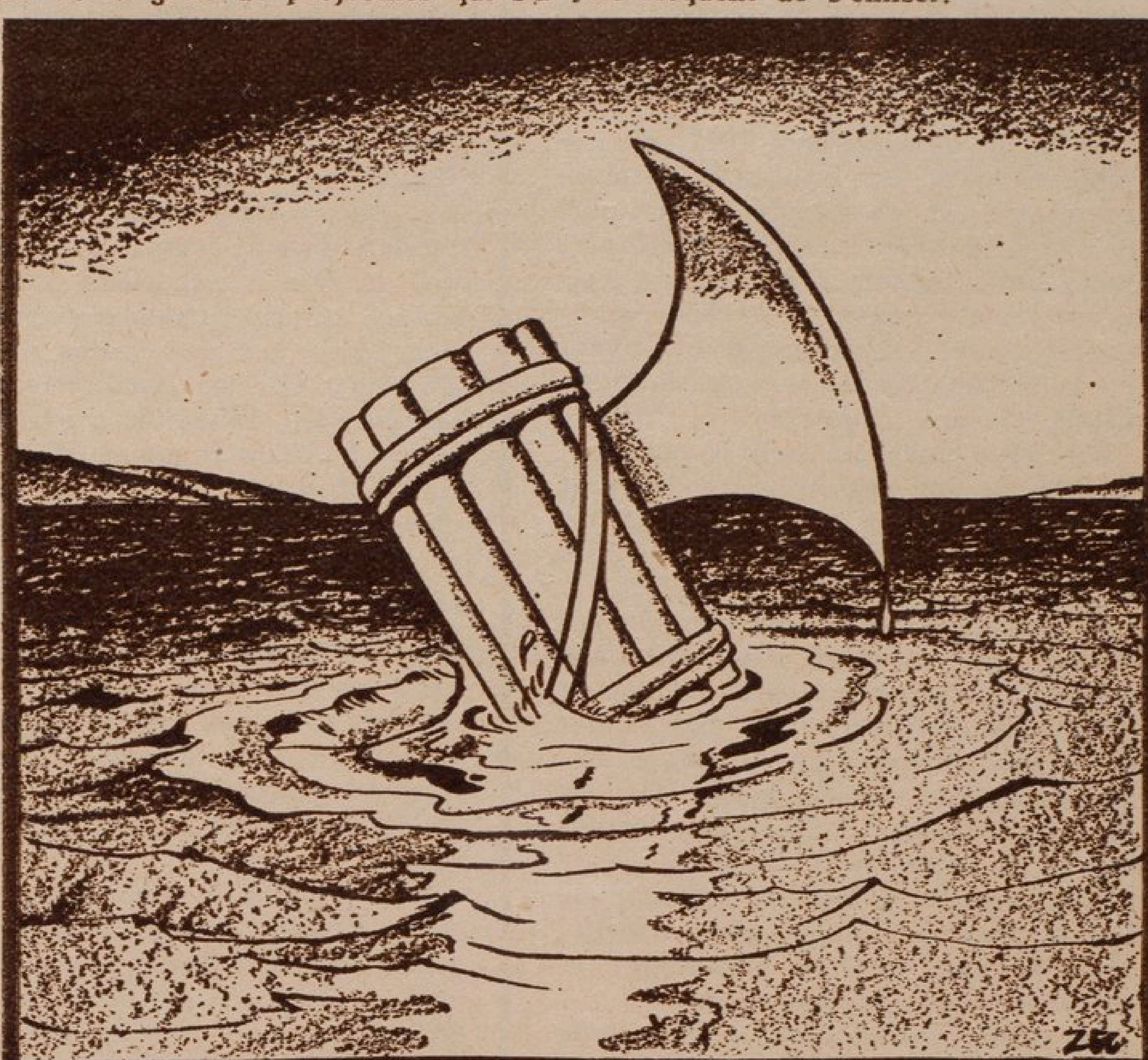
SERA-T-IL ÉLU ?

Certains observateurs estiment que le développement de la situation militaire dans le secteur nord du front russe aura des répercussions sur les prochaines élections à la présidence de la République finlandaise. C'est en effet le 15 février 1943 que devra être élu le successeur de Kyosti Kallio, président depuis 1937, pour six ans. Le maréchal Mannerheim aurait l'intention de poser sa candidature, mais le Parlement finlandais élira-t-il l'homme qui fut l'artisan principal de l'alliance militaire avec l'Allemagne ?

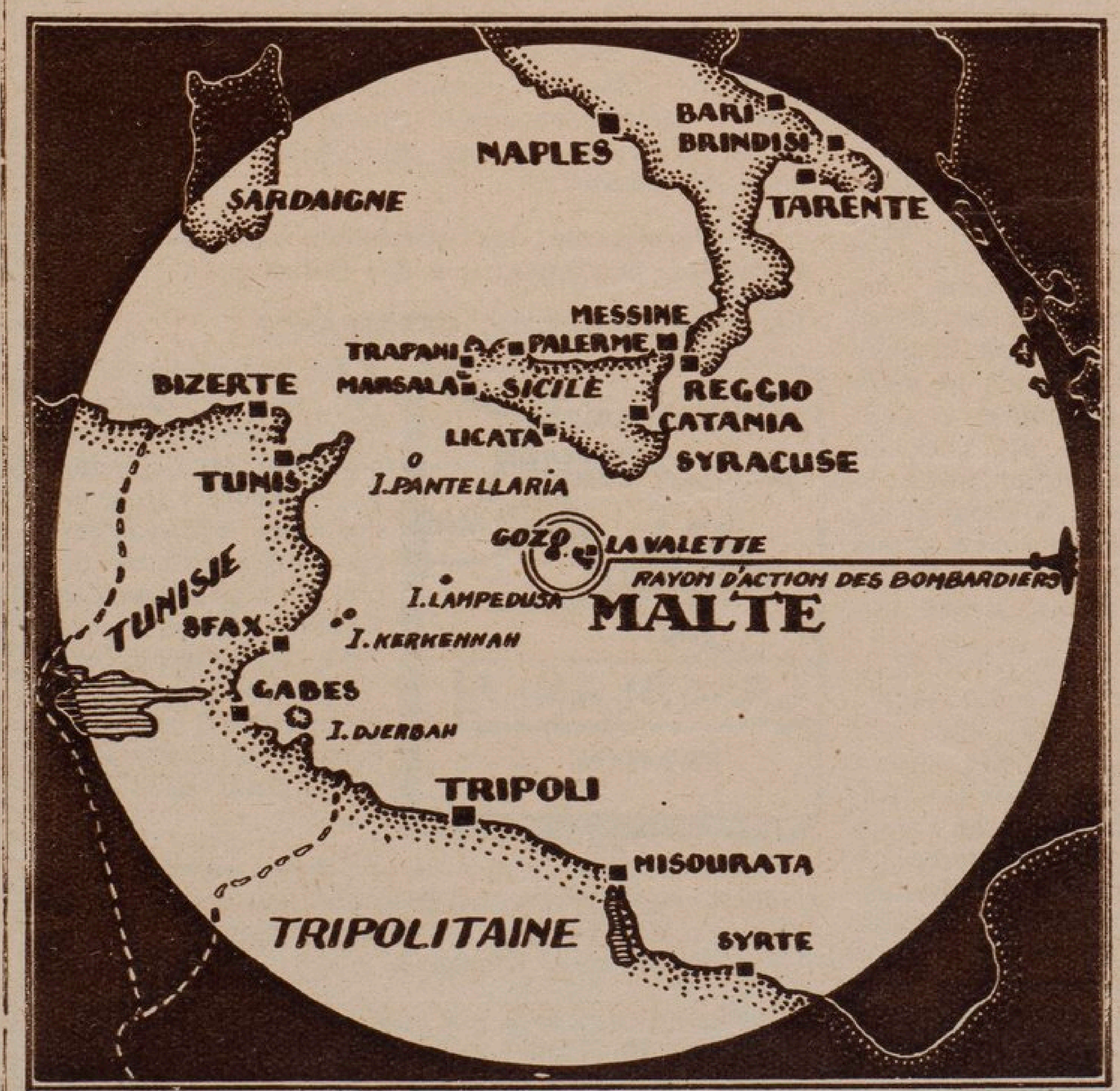
Le baron Carl Gustav Emil Mannerheim, feld-maréchal, commandant en chef des armées finlandaises, est né en 1867, d'une famille d'origine suédoise. Il fut officier dans l'armée du tsar, prit part à la guerre russo-japonaise en 1904-1905, ainsi qu'à celle de 1914-1918. En 1917, il était commandant de la cavalerie russe. Lors de la révolution communiste, il leva une armée de « Blancs » en Finlande et, aidé par une force expéditionnaire allemande, il vainquit les troupes russes et les Rouges finlandais. Lorsque son pays devint indépendant, il brigua la charge présidentielle mais ne fut pas élu, quoiqu'il eût été, pendant sept mois, régent de Finlande.

C'est sur sa suggestion et sous sa directive que la ligne Mannerheim fut construite dans l'isthme de Carélie, pour défendre la Finlande contre toute agression russe.

Mannerheim est un germanophile entêté et compte, dans son pays, de nombreux adversaires qui ne partagent point ses vues et ses opinions politiques.



LE FASCISME EN DETRESSE !
(Daily Mirror)



MALTE ATTAQUE !
Avec la prise de Tripoli, le siège de Malte a pris fin et l'île passe désormais à l'offensive. Les avions basés sur l'île attaquent incessamment la Sicile et les concentrations ennemies en Tunisie. Notre carte indique le rayon d'action des bombardiers mi-lourds qui, partis de la forteresse, peuvent atteindre le sud de l'Italie, le sud de la Sardaigne, la Tunisie et les petites îles de Pantellaria et de Lampedusa.

L'ARGENT FAIT LA GUERRE

« Les finances, c'est notre quatrième arme, et celle-ci n'est pas moins importante que les trois autres. » Ainsi s'est exprimé Sir John Simon, alors Chancelier de l'Echiquier, en présentant le premier budget de guerre de la Grande-Bretagne.

Les puissances de l'Axe ne devaient pas tarder à apprendre cette vérité à leurs dépens. Les contribuables anglais — et ils ne sont que 50 millions — versent à la caisse de l'Etat 14 millions de livres quotidiennement pour les dépenses de guerre.

A quel usage celles-ci sont-elles destinées ? En majorité, à l'achat ou à la fabrication du matériel de guerre.

Examinons, d'après les derniers chiffres publiés, ce que coûte le matériel de guerre moderne.

La construction d'un navire de bataille, comme le « Rodney », a demandé au budget britannique 7.750.000 livres. La fabrication d'un tank du type « Matilda » (28 tonnes) coûte 20.000 livres, celle d'un « Valentine » (15 tonnes) 15.000 livres. Un « Churchill » coûte beaucoup plus : 29.000 livres environ.

Un fusil ordinaire coûte 7 livres, l'habillement complet d'un soldat 1 livre et 13 shillings.

L'artillerie prouve bien comment « l'argent s'en va en fumée ». Un Howitzer coûte 3.000 livres et chaque obus 8 livres au moins. A un rythme de 12 coups par minute, une batterie de 6 Howitzer enlève de la poche des contribuables 1.700 livres en trois minutes.

La marine est un peu plus spectaculaire. La vue d'un défilé de trois dreadnoughts donne à ce même contribuable l'impression qu'« il en a pour son argent ». Mais elle n'en est pas moins ruineuse.

Un destroyer coûte 467.000 livres, chaque canon de 4,7 pouces 6.000 livres, chaque torpille 1.200 livres. Le destroyer peut contenir 500 tonnes de carburant, qui coûtent 1.200 livres ; cette quantité peut tout juste suffire pour un voyage de Gibraltar à Malte ! La corvette, bien qu'un peu plus élégante, est moins prétentieuse. Elle ne coûte, en effet, que 150.000 livres. Les sous-marins, par contre, sont terriblement chers. Un sous-marin du type « Sealion » ne coûte pas moins d'un quart de million de livres.

Passons à l'aviation. Le chasseur le plus modeste de la R.A.F. revient à 5.000 livres. Les bombardiers quadrimoteurs, comme les « Stirling » et les « Lancaster », coûtent tout juste 27.000 livres chacun. Dans un raid de 1.000 avions, comme celui exécuté sur Cologne, voici plus de 20 millions de livres en l'air...

Les huit mitrailleuses d'un Spitfire de modèle ancien — comme ceux qui participèrent à la défense de la Grande-Bretagne en 1940 — coûtent chacune 120 livres. Une bombe de 20 livres coûte 8 livres, celle de 110 kilos 30 livres, celle de 450 kilos 100 livres, celle de 1.800 kilos 350 livres. Les bombardiers lourds peuvent porter quatre bombes de 1.800 kilos, c'est-à-dire un chargement de 7 tonnes environ, coûtant 1.500 livres. Dans un raid sur l'Allemagne, auquel participeraient seulement 100 avions, 150.000 livres d'argent anglais seront déversées ainsi en quelques secondes sous forme d'explosifs sur la tête des nazis.

L'Empire Britannique

devra être maintenu après la guerre

par JAN CHRISTIAAN SMUTS

Premier Ministre de l'Union Sud-Africaine

Jan Christiaan Smuts, auteur de cet article exclusif accordé à la revue « Life », est un exemple édifiant de l'aptitude du Commonwealth des nations britanniques à convertir ses ennemis les plus décidés en des défenseurs acharnés. Ayant vu le jour il y a 72 ans dans une ferme sud-africaine, Smuts était un Boer par le sang et, comme tel, il prit une part héroïque dans la guerre des Boers contre les Anglais. Pourtant, durant les années pacifiques qui suivirent ce conflit, il se distingua non seulement par sa participation dans l'organisation de l'Union Sud-Africaine, mais encore par sa contribution à la formation d'un noyau important d'hommes d'Etat au service de l'Empire britannique.

Comme soldat, le Boer Smuts dirigea un raid sensationnel sur le modèle Commando contre les Anglais. Pendant la Grande Guerre, il commanda les troupes impériales britanniques dans ce qui fut l'Afrique-Orientale allemande. Aujourd'hui, il est Field-Marshal de l'armée britannique — le seul Field-Marshal dans les Dominions.

En tant qu'homme d'Etat, il fit partie du Cabinet de Guerre restreint créé par Lloyd George (1917-18), donna à Wilson nombre d'idées originales sur la Ligue des Nations, et contribua à faire de l'entité du « Commonwealth des nations britanniques ».

J'ai suivi avec un vif intérêt les discussions qui se sont instituées dans la presse américaine sur l'Empire britannique et ses colonies. Ces discussions ont revêtu une importance accrue du fait de l'intervention de M. Wendell Willkie. Les remarques du politique avisé qu'est M. Willkie présentent un grand intérêt non seulement du point de vue de l'organisation interne de l'Empire britannique, mais aussi de sa position internationale et en particulier des perspectives qu'elles ouvrent sur l'avenir des relations anglo-américaines. Les quelques réflexions que je me permets de livrer à l'opinion américaine ne sont donc pas hors de propos.

LE PROBLÈME COLONIAL

Il est indiscutable que non seulement le système britannique, mais encore le principe même du problème colonial dans le monde sont actuellement à l'ordre du jour, avec toutes les difficultés que ces questions soulèvent pour la paix et l'ordre international de l'après-guerre. L'intérêt pris par l'Amérique dans la question coloniale a été interprété comme une preuve de ses préoccupations dans le domaine international et du sentiment croissant des responsabilités qui lui incombent au delà de « ses Etats » et de l'hémisphère occidental. Cet intérêt peut constituer la base d'une nouvelle collaboration et de nouveaux contacts fructueux.

En portant son examen sur l'Empire britannique et son système colonial, il faut avant tout faire justice d'un préjugé malheureusement trop ancré dans les esprits. Pour les Américains, les mots d'« Empire britannique » évoquent le nom de George III, tandis que pour un Boer comme moi, ils peuvent remettre en mémoire les tristes souvenirs d'une sombre page de l'histoire britannique. Il est de fait, cependant, que lorsque nous parlons aujourd'hui de l'Empire britannique, il n'est plus question de celui qui s'est enfoui dans les cendres du passé. Ce vieil Empire est mort. Il est mort à la fin du XIXe siècle, et sa tombe s'est refermée sur lui après la guerre des Boers. Les Boers ont ainsi rendu au peuple anglais un signalé service dont ils ont été payés du reste par la restauration de leurs institutions libres et indépendantes quelques années après la victoire britannique. A huit ans de là, l'Afrique du Sud devint une nation unie avec un gouvernement autonome et un statut de souveraineté. Cela ne ressemble sûrement pas au vieil Empire britannique. C'est une conception entièrement nouvelle, animée par une nouvelle attitude à l'égard de la liberté humaine. Et aujourd'hui, en fait, c'est le plus large système organisé de liberté humaine qui ait jamais existé dans l'histoire.

LE BUT DE L'EMPIRE

Voilà vingt-cinq ans, dans un message adressé en temps de guerre aux membres des deux Chambres du Parlement britannique, je soulignais que les termes d'« Empire britannique » étaient impropres, que le système anglais ne constituait pas un Empire comme l'Empire romain ou germanique ou bien d'autres dans l'histoire, qu'il consistait en une vaste confédération d'Etats et de territoires à divers degrés de développement, certains libres et pleinement souverains, certains autres en voie d'atteindre une entière liberté. J'ajoutais que je leur préférais les mots de « Commonwealth des Nations Britanniques », appellation qui fut sanctionnée par la suite par les conférences impériales et devint ainsi le nom officiel de la Grande-Bretagne plus les Dominions libres. Tout « l'Empire » représente un grand mouvement en avant d'Etats et de territoires dont les uns ont atteint — et les autres sont en voie de le faire — une liberté entière et un statut indépendant.

Le dynamisme intérieur, la force motrice de ce mouvement est le principe de la liberté constitutionnelle. Une grande variété d'institutions politiques fleurissent à travers le monde britannique, mais toutes ont été élaborées de manière à réaliser progressivement l'idéal de liberté et de gouvernement autonome qui sont à la base du Commonwealth.

Dans un remarquable discours prononcé récemment à la Chambre des Lords, Lord Cranborne a passé en revue les nombreux aspects du système colonial britannique et ses expériences consécutives, visant toutes à satisfaire cet idéal. Je me contenterai de cette déclaration autorisée. C'est qu'un système de liberté politique et qui se rapproche chaque jour davantage de la liberté ne peut pas faire, quant à ses fins, l'ombre du moindre doute. L'idée suivant laquelle le système colonial britannique est basé sur l'assujettissement et l'exploitation des peuples qui le composent par la Grande-Bretagne est, aujourd'hui en tout cas, manifestement absurde.

ET LES INDES ?

Mais, pourrait-on objecter, que faites-vous des Indes ? Pourquoi les Indes ne reçoivent-elles pas leur liberté ? Pourquoi sont-elles maintenues dans un état de sujétion politique contre les désirs de leurs habitants si ce n'est pour satisfaire à l'impérialisme britannique ? La réponse est encore plus simple que la question. Les Indes, si elles le veulent, peuvent être libres de la même manière et par les mêmes moyens que le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Dans tous ces Etats, les peuples, par l'intermédiaire de leurs représentants, ont établi des constitutions pour eux-mêmes et ont demandé à la Grande-Bretagne de sanctionner le résultat qu'ils avaient acquis, ce qui ne s'est jamais produit en vain. Après un siècle de lutte, les Français et les Britanniques au Canada, les Hollandais et les Anglais en Afrique du Sud se sont unis et ont conclu ces grands compromis qui ont toujours été l'expression de la plus haute sagesse politique.

Le même processus pourrait être suivi par les Indes, si les peuples des Indes tombaient d'accord sur les termes d'une constitution libre. Jusqu'ici, le malheur a voulu que les peuples ou les dirigeants des Indes n'aient pas pu tomber d'accord pour faire ce que doit leur dicter leur propre sentiment des responsabilités et personne d'autre. Ils ne peuvent pas ou ne veulent pas réaliser le grand compromis ou le pacte national qui leur donnerait la liberté et la sécurité pour l'avenir, et ils imputent leur échec à l'Angleterre. « La faute, cher Brutus, n'est pas aux étoiles, mais à nous qui sommes sous elles. » La liberté n'est pas une chose qui peut être imposée du dehors. Elle ne peut être solidement créée que du dedans. Son essence même est qu'elle est une libre création d'elle-même. Elle doit donc être la libre expression de l'âme politique hindoue.

Outre la victoire, l'émancipation des Indes sans crise interne est peut-être aujourd'hui le plus grand enjeu des convulsions actuelles. Dieu veuille que les peuples et les dirigeants des Indes puissent la gagner. La sagesse et l'expérience des hommes d'Etat britanniques devront aider les Indes à s'acquitter de leur lourde tâche. Mais en dernier ressort, c'est entre les mains des Indes que résident leurs destins. La responsabilité des peuples des Indes envers eux-mêmes et envers l'avenir est entre leurs mains.

LA CHUTE DE SINGAPOUR

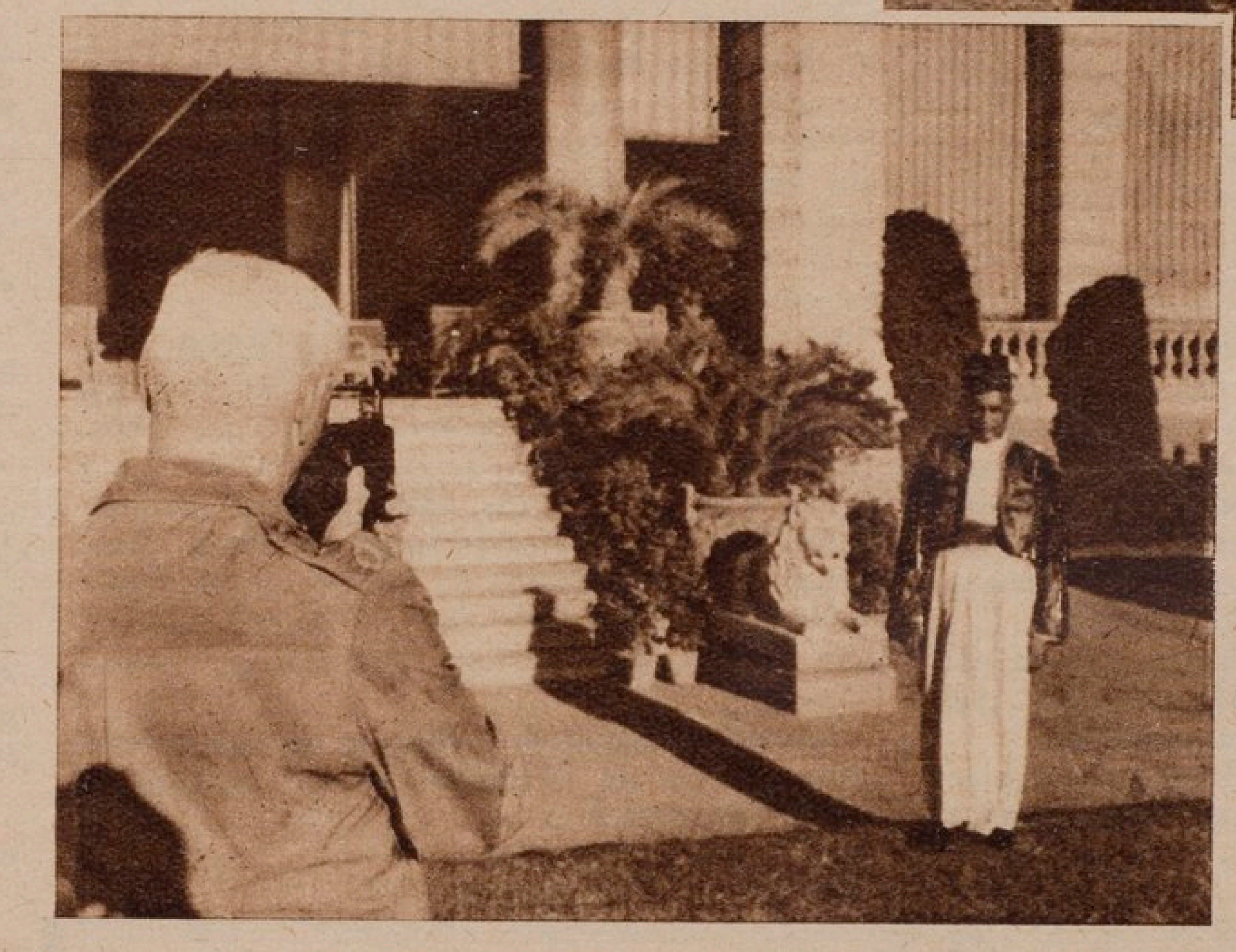
J'ai également entendu dire que la chute de Singapour devait être interprétée comme une preuve de l'échec de la politique coloniale britannique. Pourquoi donc ? Est-ce que le Siam, en pleine possession de sa souveraineté nationale, n'a pas lui aussi succombé devant les troupes japonaises ? L'Indochine, colonie française, n'a-t-elle pas subi le même sort ? Est-ce que les Indes Néerlandaises, soumises à l'administration admirable du gouvernement hollandais, ne sont pas tombées ? La France s'était effondrée et ayant cédé, le Japon a pu ainsi se glisser à travers l'Indochine, porte d'entrée sans défense de ce monde, et emporter tout le reste par l'impitoyable logique de la guerre. Est-ce que les Philippines ne succombèrent-elles pas aussi malgré leur souveraineté et la protection américaine ? Se servir de cette série de désastres comme d'un argument contre la politique coloniale anglaise, hollandaise ou française est tout à fait absurde.

Voilà pour le passé, le passé des colonies et du système colonial qui a constitué une phase importante dans le développement de l'Europe moderne. Qu'en sera-t-il du futur, de l'avenir des colonies après cette guerre ?

UN MONDE DIFFÉRENT

Les colonies se formèrent au hasard dans le passé. Ce fut une simple question de chance parmi les nations en compétition que d'arriver la première et de hisser le drapeau. Leur sort subséquent ainsi que le rythme du progrès ont largement dépendu des qualités et des ressources de la puissance qui s'y était établie la première. La question se pose de savoir comment elles se feront une place dans le nouveau monde qui sortira de la guerre, car ce sera, à maints égards, un monde différent de celui que la guerre a englouti. Tout d'abord, il sera gouverné par la Charte de l'Atlantique et les autres constitutions internationales similaires. Ce sera donc un monde de collaboration internationale, distinct du vieil ordre des compétitions dangereuses, un monde où les colonies situées sur les routes stratégiques importantes faciliteront le programme de sécurité générale contre la guerre, un monde où les bases de sécurité pour les Nations Unies seront nombreuses, où le contrôle du matériel de guerre et la fourniture des matières premières essentielles aux besoins économiques des diverses nations se feront sans difficulté majeure.

Le maréchal Smuts photographié dans son bureau à Pretoria.



Après son entrevue avec Winston Churchill, le maréchal photographie un « cawass » de l'ambassade britannique au Caire.

Je ne signalerai que quelques problèmes qui, ressortissant à la Charte de l'Atlantique, auront des répercussions sur l'avenir des colonies. Ici aussi, la politique du laissez-faire du passé devra être remplacée par un contrôle nécessaire. L'individualisme colonial du passé devra s'ajuster aux nécessités collectives de la défense générale et de la sécurité contre la guerre.

Je veux mentionner également quelques autres problèmes concernant l'avenir des colonies qui me paraissent importants à considérer.

En premier lieu, il serait peu sage de modifier les relations administratives existant entre les métropoles et leurs colonies. Les métropoles devraient rester exclusivement responsables de l'administration de leurs colonies et l'immixtion d'autres organismes devrait être évitée.

En second lieu, quand cela est possible, les colonies isolées appartenant à une métropole devraient être groupées en de plus larges unités pour une administration à la fois plus économique et plus efficace, et pour une politique commune de développement sur une plus large échelle. Ainsi, les colonies britanniques des Indes occidentales ou de l'Extrême-Orient ou encore du continent africain pourraient être groupées avec de plus grands pouvoirs assignés à chaque groupement, et une diminution correspondante du pouvoir exercé à Londres. Un tel changement, impliquant une décentralisation, constituerait un progrès dans la voie de la liberté et de la responsabilité coloniales.

Pour stimuler le développement d'une telle unité coloniale élargie, sa politique générale devrait être confiée à un conseil dans lequel non seulement le gouvernement britannique, mais aussi cette unité elle-même ainsi que les pays du Commonwealth avoisinants seraient représentés.

ROLE DES ÉTATS-UNIS

En troisième lieu, il devrait s'instaurer un système de groupement régional des colonies, quelles que soient les métropoles auxquelles elles appartiennent. Ainsi, les colonies des Indes occidentales ou de l'Extrême-Orient ou encore du continent africain pourraient être groupées en vue d'un contrôle ultime de la défense ou de la politique économique, conformément à la Charte de l'Atlantique ou dans d'autres buts. Tandis que les métropoles seront exclusivement responsables de l'administration de leurs colonies, le contrôle ultime de la politique générale ou commune serait soumis à une commission régionale ou à un conseil dans lequel seraient représentées non seulement les métropoles, mais encore les autres puissances intéressées à la région pour des raisons de sécurité ou d'économie.

Ainsi, les Etats-Unis d'Amérique, bien que ne représentant pas une puissance coloniale, pourraient participer au conseil du contrôle régional des Indes occidentales ou de l'Afrique ou d'ailleurs. Il me semble essentiel que les Etats-Unis aient dans l'avenir un mot à dire avec les métropoles pour l'établissement de la politique coloniale générale et dans toutes sortes d'organisations comme celles qui ont été suggérées dans cet article, ce qui leur donnerait le statut nécessaire d'une puissance coloniale avec les droits et les responsabilités que la chose implique. Je n'ai aucun doute que la participation des Etats-Unis à un contrôle général supérieur serait favorablement accueillie par le Commonwealth britannique.

J'ai brièvement indiqué les quelques directions dans lesquelles cette guerre est susceptible d'affecter le statut colonial actuel. Mais je suis pleinement conscient que l'ensemble du sujet est plus compliqué qu'il n'apparaît par ce rapide examen. Et j'espère que le problème sera l'objet d'une vive attention et d'une discussion objective que justifient à la fois son importance et sa difficulté.

La conférence de la paix, le jour où elle se réunira, devrait trouver une opinion publique préparée à de notables progrès dans le développement colonial des régions les moins avancées du monde.

L'AMÉRIQUE LATINE *et la Guerre*

Depuis le début du conflit actuel et surtout depuis l'entrée des Etats-Unis en guerre, l'attention des Nations Unies s'est portée sur l'Amérique latine. (1)

L'intérêt que lui portent les Alliés est d'abord d'ordre stratégique. Les Etats-Unis sont vulnérables dans la zone de la mer des Caraïbes. Le canal de Panama est une artère vitale pour l'Amérique en guerre. Une menace directe ou indirecte de l'Axe sur cette région doit être vigoureusement combattue. Le débarquement allié en Afrique du Nord, le ralliement de Dakar aux démocraties et la rupture des relations diplomatiques entre le Chili et les puissances de l'Axe attirent une fois de plus l'attention sur l'Amérique latine.

Economiquement, l'Amérique latine présente pour les Nations Unies un très grand intérêt. Déjà, avant leur entrée en guerre, les Etats-Unis avaient établi une liste de quatorze matières premières « d'intérêt stratégique » qu'ils ne produisaient pas eux-mêmes.

Les Etats de l'Amérique latine pourraient fournir aux Etats-Unis toutes ces matières premières, sauf la soie.

L'AMERIQUE DITE LATINE

La première chose à dire au sujet de l'Amérique latine est... qu'il n'y a pas d'Amérique latine. C'est une expression malheureuse et c'est tout. C'est un ensemble de vingt pays indépendants et très différents les uns des autres. Il est vrai que tous ces pays ont en commun une même origine, et que leurs habitants parlent tous l'espagnol, à l'exception des Brésiliens qui parlent le portugais. Il est non moins vrai que les différences entre ces vingt Etats sont profondes.

Prenons, par exemple, l'Uruguay et le Paraguay. Le contraste entre ces deux pays si proches est frappant. L'Uruguay est un des pays les plus avancés du monde, tandis que le Paraguay est un des plus primitifs. L'Uruguay ressemble à ce qu'était le Danemark avant Hitler — un pays jouissant d'une législation sociale très avancée et d'institutions démocratiques pures. Le Paraguay est le seul pays de l'Amérique latine où l'Indien ait absorbé le blanc !

Prenons maintenant la partie nord de l'Amérique du Sud. Il y a là trois des pays qui ont été libérés par Bolivar : le Venezuela, la Colombie et l'Equateur. Bien que la géographie les rapproche, ces trois pays ont évolué dans des sens très différents. Il est d'usage de dire que le Venezuela devint une caserne, la Colombie une université et l'Equateur un monastère. Tandis que dans la riche Venezuela, qui est un des premiers pays du monde exportateurs de pétrole, le coût de la vie est beaucoup plus élevé qu'à New-York, l'Equateur tout proche est un des pays les plus pauvres du monde.

La Bolivie vit sur l'étain. Sa population est en grande majorité indienne. Mais le Chili, qui est limitrophe, a une population blanche.

Prenons la fière Argentine. Bien que peuplée de 13 millions d'habitants seulement, tous blancs il est vrai, l'Argentine considère que son destin et sa civilisation avancée l'amènent naturellement à jouer un rôle de première importance en Amérique du Sud. Une rivalité économique, et aussi politique, l'oppose aux Etats-Unis, comme nous le verrons plus loin.

Enfin le Brésil est presque aussi différent de l'Argentine que la Chine l'est du Japon. Les Brésiliens sont un peuple doux et pacifique. La forme de leur gouvernement est dictatoriale. Et cependant, cette dictature lutte maintenant aux côtés des démocraties.

Le fait que l'Amérique latine ne constitue pas une entité politique, mais au contraire un ensemble complexe de nations dont la structure politique et économique varie et dont les intérêts sont parfois opposés, pose aux Nations Unies et surtout aux Etats-Unis en guerre des problèmes très délicats.

ECONOMIE ET GUERRE

La plupart des Etats de l'Amérique latine vivent de l'exportation des matières premières. De plus, l'économie de la plupart d'entre eux est basée sur un produit unique. Ainsi l'Equateur vit de son cacao, le Brésil de son café, la Bolivie de son étain, le Venezuela de son pétrole, etc...

En 1938, l'Europe prenait les 55 % des exportations de l'Amérique latine. Les Etats-Unis venaient en second lieu, car ils produisent eux-mêmes plusieurs des denrées qu'exporte l'Amérique latine.

L'économie de l'Amérique latine s'est donc ressentie gravement du fait de la guerre. Le blocus l'a coupée de son principal marché, d'où une perturbation économique inévitable.

Il convient d'ajouter que les Etats-Unis, surtout depuis Pearl Harbour, ont largement intensifié leurs achats de produits sud-américains.

LES QUATRE GRANDS ETATS

Sur les 120 millions d'habitants que comptent les 20 Etats de l'Amérique latine, le Brésil, le Mexique, l'Argentine et le Chili en abritent à eux seuls 80 millions. Ce sont les quatre pays les plus importants de l'Amérique latine, et leur importance ne se mesure pas seulement au chiffre de leur population, mais aussi à leur influence politique et à leurs immenses ressources économiques.

De ces quatre Etats, deux — le Brésil et le Mexique — sont déjà aux côtés des Nations Unies dans la lutte contre l'Axe. Le Chili vient de rompre ses relations diplomatiques avec l'Axe. L'Argentine, bien qu'ayant souscrit officiellement aux recommandations de la Conférence Pan-Américaine de Rio de Janeiro, continue à « faire la forte tête ». Elle n'a pas encore rompu ses relations diplomatiques avec l'Axe.

Comment expliquer l'attitude de ces quatre grands Etats de l'Amérique latine envers le conflit mondial ?

LE BRESIL : PAYS D'AVENIR

Le Brésil est presque un continent. Le pays est plus vaste que les Etats-Unis eux-mêmes. C'est un réservoir inépuisable de richesses. Un expert a calculé que le Brésil pourrait abriter 900 millions d'habitants si ses richesses étaient pleinement exploitées. Il en a maintenant 43 millions.

Pour plusieurs raisons, le Brésil a toujours essayé d'entretenir des relations amicales avec les Etats-Unis. D'abord, le Brésil craint inconsciemment sa fière voisine, l'Argentine, et voudrait s'assurer contre elle l'amitié et la protection des Etats-Unis. D'autre part, les Brésiliens de langue portugaise estiment qu'il est naturel qu'ils s'associent aux Américains de langue anglaise contre le reste de l'hémisphère qui parle espagnol. Enfin, les Etats-Unis sont de loin le meilleur client du Brésil.

Getulio Vargas, président et dictateur du Brésil, est sans doute pleinement conscient de toutes ces considérations, et de bien d'autres encore, qui amènent son pays à collaborer avec les Etats-Unis et leurs alliés dans la guerre actuelle. Lorsqu'il fut question de tenir une Conférence Pan-Américaine pour déterminer l'attitude des Etats de l'hémisphère occidental à l'égard des belligérants, il demanda et obtint que la conférence fût tenue à Rio de Janeiro. Son gouvernement fut l'un des premiers gouvernements de l'Amérique latine à rompre les relations diplomatiques avec l'Axe. Puis, à la suite des attaques des sous-marins de l'Axe contre les lignes de navigation brésiliennes, Getulio Vargas, dictateur du Brésil, n'hésita pas à déclarer la guerre aux dictatures.

DES GENS HEUREUX

Les Brésiliens sont des gens heureux. Ils sont tolérants, cultivés, désordonnés et très sympathiques. Ils aiment la bonne chère, la bonne vie. Vous pouvez les gagner avec un sourire. John Gunther cite deux anecdotes qui dépeignent leur caractère.

Un paysan est couché sur une tombe, l'air heureux. Un ami venant à passer lui demande ce qu'il fait là. Il répond : « Je me meurs de faim, voilà tout. » L'ami dit : « Lève-toi, je te donnerai des haricots. » Le paysan se soulève et regarde son ami avec quelque intérêt. L'ami ajoute : « Mais tu auras à veiller toi-même à leur cuisson. » Là-dessus, le paysan s'étend de nouveau sur la tombe.

L'autre histoire se rapporte à un fermier des environs de Sao-Paulo, où la terre est très fertile, mais ne produit rien. Un visiteur étonné lui demande : « Ne cultivez-vous rien ici ? » Le fermier répond laconiquement : « Rien ». Le visiteur regarde autour de lui et dit : « Vous voulez dire que si vous plantiez du café ici, il ne pousserait pas ? » Le fermier dit : « Oh ! si vous vous donniez la peine de le planter, il pousserait certainement. »

LA DEFENSE DU BRESIL

Stratégiquement, le Brésil est la clef de la défense de l'hémisphère occidental. De Dakar au port de Natal au Brésil, il y a seulement 1.600 milles. Cette distance peut être couverte par un bombardier moderne en six ou sept heures. Mais de New-York à Natal il y a 3.600 milles, et de New-York à Rio de Janeiro 4.470 milles ! En un mot, l'Europe est beaucoup plus proche du Brésil que les Etats-Unis. Si l'Allemagne avait réussi à prendre pied à Dakar, le Brésil aurait été vulnérable.

Le problème principal posé par la défense du Brésil est l'état déplorable de ses communications intérieures. Les principales villes de la partie avancée de la côte sont reliées entre elles par une mauvaise route seulement. Elles n'ont aucun moyen de communication avec Rio de Janeiro, sauf par voie de mer.

Dès avant Pearl Harbour, le Brésil avait autorisé les Etats-Unis à créer un réseau de bases aériennes sur la côte brésilienne de l'Atlantique. Il avait été convenu que ces bases seraient assujetties à la souveraineté brésilienne mais qu'« elles pourraient être utilisées par les forces armées des Etats-Unis en cas d'alerte ».

Depuis l'entrée des Etats-Unis en guerre, ces travaux se poursuivent à un rythme accéléré.

LA FIERE ARGENTINE

L'Argentine est le pays le plus riche et le plus puissant de l'Amérique latine. C'est aussi le moins américain des pays de l'hémisphère occidental.

Des liens puissants maintiennent l'influence européenne dans ce pays.

D'abord le lien historique : les habitants de l'Argentine sont tous des blancs originaires des divers pays d'Europe.

Ensuite le lien économique : le pays doit en grande partie sa prospérité au capital européen. Les capitaux britanniques investis dans le pays se montent à eux seuls à 400 millions de livres. L'Angleterre achetait avant la guerre près de 40 % des exportations de l'Argentine.

Ensuite le lien culturel et intellectuel. Pratiquement, tous les courants intellectuels venaient d'Europe et les Argentins ont toujours considéré Paris comme leur patrie spirituelle.

Enfin le lien religieux. L'Eglise catholique est toute-puissante en Argentine et elle représente une profonde influence européenne.

Depuis les conquêtes allemandes en Europe, l'Argentine ne peut plus s'appuyer spirituellement et matériellement sur le vieux continent. Aussi les Argentins sont-ils désorientés.

Les Etats-Unis auraient pu être le refuge et le soutien en ces temps troublés. Mais l'attitude des Argentins envers les Etats-Unis est très complexe et on ne peut encore dire comment évolueront les relations des deux pays.

L'ARGENTINE ET LES ETATS-UNIS

La réalisation parfaite de la solidarité pan-américaine dépend des relations des deux grandes puissances : la République argentine et les Etats-Unis. Ces relations, à leur tour, dépendent d'un virus inconnu et très contagieux qui s'attaque à la moelle du bétail argentin !

Un mot au sujet de la viande argentine. L'Argentine exporte sa viande de bœuf réfrigérée ou salée ou encore bouillie et mise en boîtes. Les Etats-Unis veulent bien acheter la viande bouillie qui a été stérilisée par l'ébullition, mais refusent absolument d'importer la viande réfrigérée, de crainte que le virus du bétail argentin ne se propage parmi le bétail américain. Ceci humilie profondément les Argentins qui protestent vigoureusement contre cet « affront national ». Leur principal argument est que les Anglais, qui sont un peuple sain, achètent et mangent volontiers la viande argentine. Les Américains répliquent que le virus s'attaque précisément chaque année au bétail anglais, sous une forme légère il est vrai, et que d'ailleurs les Anglais n'ont pas l'embarras du choix, car leur pays ne possède pas un cheptel suffisant.

Si une solution était apportée à ce problème — et avec de la bonne volonté une solution pourrait intervenir — les relations entre les Etats-Unis et l'Argentine seraient considérablement améliorées.

Il existe néanmoins d'autres motifs de mésentente entre les deux pays. Le principal motif est d'ordre psychologique : l'Argentine redoute un prétendu impérialisme nord-américain. Elle se considère la rivale des Etats-Unis dans l'hémisphère occidental et se refuse à jouer le rôle de brillant second.

Mais il est probable que devant la menace axiste, l'Argentine prendra peu à peu conscience de son véritable intérêt et se rangera aux côtés des Etats-Unis.

L'ARGENTINE ET LA GUERRE

L'attitude de l'Argentine à l'égard des belligérants était, jusqu'à l'entrée des Etats-Unis en guerre, celle d'une stricte neutralité. Depuis Pearl Harbour, les radicaux argentins exercent une pression de plus en plus forte sur le gouvernement du président Castillo, qui représente les éléments conservateurs du pays, afin qu'il rompe les relations diplomatiques avec les pays de l'Axe.

Les Anglais ont, comme nous l'avons vu, de très gros intérêts en Argentine et leur influence dans le pays est grande. La plupart des Argentins souhaitent une victoire anglo-américaine. Mais ils ne sentent pas que leur pays est en cause. Ils espèrent qu'ils ne seront pas affectés par la guerre, si ce n'est du point de vue économique.

Au cas où ils participeraient au conflit, ils n'estiment pas que la protection des Etats-Unis pourrait être effective. La distance entre New-York et Buenos-Ayres est, disent-ils, presque

(*Lire la suite à la page 12*)

MEXIQUE
I. BAHAMA
CUBA
HAITI
PORTO RICO
JAMAIQUE
REP. DOMINICAINE
HONDURAS
GUATEMALA
SALVADOR
NICARAGUA
COSTA RICA
MER DES CARAÏBES
ANTILLES
TRINIDAD
CANAL DE PANAMA
VENEZUELA
GUYANES
COLOMBIE
EQUATEUR
I. GALAPAGOS
PEROU
BRESIL
BOLIVIE
PARAGUAY
OCEAN PACIFIQUE
I. St FELIX
ARGENTINE
URUGUAY
CHILI
I. JUAN FERNANDEZ
Rio de Janeiro
Montevideo
Valparaiso
NATAL
I. FALKLAND

PAYS EN GUERRE AVEC L'AXE
PAYS AYANT ROMPU AVEC L'AXE
NEUTRE

(1) *Nous sommes redevables de la plus grande partie de la documentation de cet article au très intéressant ouvrage de M. John Gunther « Inside Latin America ».*

Soldats américains !

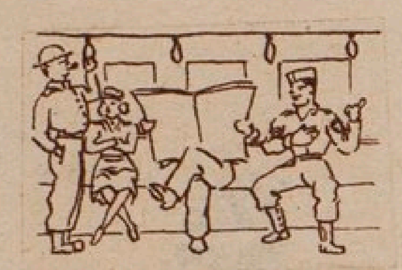
VOICI LA GRANDE-BRETAGNE

Les lignes qui suivent sont tirées d'un livre édité par le département de la Guerre américain à l'usage des soldats des Etats-Unis se rendant en territoire britannique. Elles contiennent une image fidèle de la Grande-Bretagne en guerre.

Vous vous rendez en Grande-Bretagne pour participer à la grande offensive alliée contre Hitler. Pour quelque temps vous serez les hôtes de la Grande-Bretagne.

Dans leur façon de vivre, Américains et Anglais se rapprochent dans plus d'un point. Ils parlent la même langue, croient en un gouvernement représentatif, à la liberté du culte et à la liberté d'opinion. Certes, quelques différences de caractère ou de coutume nous séparent. Ainsi, les Britanniques sont plus réservés dans leur attitude que nous, moins exubérants. Cela tient à leur nature et il ne faut pas du tout attribuer leur discrétion à de l'orgueil ou à de la simple fierté.

N'ayez pas l'indélicatesse de dire à un Anglais : « C'est grâce à nous que vous avez gagné l'autre guerre ». Vous pourriez créer un incident regrettable. En vérité, chaque nation alliée a apporté dans le précédent conflit sa part, et les Britanniques n'oublient pas que près d'un million des leurs sont tombés sur le champ d'honneur tandis que les Etats-Unis n'ont perdu que 60.000 hommes.

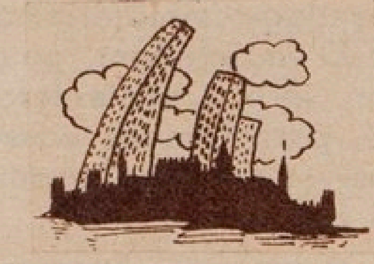


ILS LUTTENT DEPUIS TROIS ANS

De plus, les Britanniques n'aiment pas s'entendre dire qu'ils ont perdu les deux premiers rounds de cette guerre. Nous les avons perdus aussi et rappelez-vous que, longtemps, la nation britannique, toute seule, fit face à un ennemi très puissant. Plus de soixante mille civils, hommes, femmes et enfants, ont perdu leurs vies sous l'avalanche des bombes ennemies et, cependant, leur moral est demeuré toujours très haut, leur confiance dans la victoire inébranlable.

Ne considérez pas avec mépris les immeubles de Londres qui ne peuvent être comparés à nos gratte-ciel. Les Britanniques ne manquent pas d'architectes et d'esprit d'entreprise, mais Londres est construit sur un sol marécageux qui ne permet pas l'élévation d'immeubles gigantesques. D'ailleurs, l'Anglais ne s'est jamais laissé impressionner par l'apparence des choses. Il est surtout fier de sa tradition et de son histoire. Vous pourrez voir en Angleterre des bâtisses datant de mille ans et davantage. C'est cela qui fait leur orgueil bien plus que d'avoir des gratte-ciel de soixante étages.

L'Angleterre peut vous sembler triste et d'aspect peu reluisant. Mais n'oubliez pas que cette nation est en guerre depuis l'année 1939. Les maisons n'ont pas été repeintes parce que les fabriques ne produisent plus de peinture, mais des avions. Les jardins publics y sont négligés parce que ceux qui les gardaient s'occupent de faire pousser des légumes au lieu de fleurs. Les trains britanniques sont froids, parce que le combustible est employé à des fins plus utiles que celui de procurer du chauffage. On n'y trouve pas des wagons-restaurants de luxe, parce que l'on n'a que faire du luxe en ce moment. Mais les Britanniques auraient quand même aimé vous faire admirer leur pays en temps normal. L'Angleterre est une contrée merveilleuse, et avouez qu'en la traversant vous avez eu le loisir d'apercevoir des sites d'une rare beauté comme nous n'en possédons certes pas aux Etats-Unis.



UN PAYS DÉMOCRATIQUE

Bien que fréquemment vous entendiez parler de lord, de sir et de roi, la démocratie règne partout en maîtresse. Nos discours au Congrès, nos lois, nos idéaux de religion et de liberté politique ont tous été calqués sur l'Angleterre. Le Parlement britannique a été baptisé « le père des parlements » parce que tous ceux du monde ont été copiés sur son modèle.

Les Britanniques ont une véritable adoration pour leur roi bien qu'ils l'aient déchargé de toute tâche politique, et vous feriez autant de peine à un Anglais en critiquant son souverain que si quelqu'un calomniait notre patrie ou notre drapeau. Le roi George et la reine Elizabeth partagent aujourd'hui toutes les peines et tous les sacrifices de leur peuple et ils ont subi comme lui tous les méfaits causés par les bombardements.

En vous promenant le long des rues de Londres, vous pouvez constater quelques différences entre ce peuple et nous. Ainsi vous verrez le trafic se faire sur le côté gauche de la chaussée et vous vous étonnerez de voir le peuple boire de la bière chaude. Habituez-vous donc à tous ces spectacles et persuadez-vous que de pareilles coutumes sont aussi ancrées dans leur esprit que celle du base-ball et du jazz chez nous. Mais la politesse et la courtoisie des Anglais ne manqueront pas de vous frapper à très juste raison.



SACHEZ LES CONNAITRE

Du côté sport, vous constaterez quelques différences aussi. Les Anglais sont férus de football et de cricket, comme nous de base-ball. Et dans une réunion sportive l'Anglais est plus circonspect que nous. Ainsi, dans un match de cricket, si un des joueurs manque son but, un cri d'encouragement s'élèvera de la foule. En Amérique, le public clamerait plutôt : « Fichez-le dehors ! » Abstenez-vous donc, en assistant à une manifestation sportive, de vous laisser aller à des remarques désobligeantes pour les joueurs.

En Angleterre, la boisson principale est la bière. Elle est moins alcoolisée qu'avant la guerre, mais, tout de même, elle ne manquera pas de vous faire voir double au bout de quelques bonnes chopes avalées à la hâte. On en fait une grande consommation dans ces lieux de réunion populaire que l'on appelle des « pubs ». On pourrait les nommer les « clubs des pauvres ». Là se réunissent ouvriers, petits employés et militaires. Vous verrez parfois des gens du peuple y tenir des discours véhéments contre leur gouvernement. Ne vous occupez pas de leur discussion. C'est leur affaire et pas la vôtre, et il pourrait vous en coûter de mêler votre voix à la leur.

Ne regardez pas avec mépris la petitesse des taxis britanniques et la lenteur avec laquelle ils circulent. L'essence est un produit d'importation et ils doivent en faire un usage modéré. Quant à leur taille, voyez-les circuler dans des ruelles étroites et prendre des tournants à travers des routes encombrées, vous comprendrez. N'oubliez pas que leurs trains, leurs transatlantiques et leurs automobiles ont établi en temps normal des records mondiaux de vitesse.

UNE ZONE DE GUERRE

Chez vous, en Amérique, vous vous trouviez dans un pays en guerre. L'Angleterre, par contre, est, à proprement parler, une « zone de guerre ». Cela a comporté de nombreux changements dans la façon de vivre du peuple britannique. Un black-out sévère règne partout et des ballons de barrage recouvrent les cités. Des prairies ont été plantées en blé et des jardins, jadis remplis de fleurs, ne contiennent plus que des légumes. Des centaines de milliers de femmes travaillent dans les usines de guerre ou ont rejoint les forces auxiliaires de l'armée. Tous les apparats de la vie sociale ont disparu. Les fils des gros industriels se trouvent sur les champs de combat et les jeunes filles de l'aristocratie travaillent dans les fabriques.

Les Britanniques ont subi des bombardements jour après jour, nuit après nuit. Des milliers d'entre eux ont perdu leurs maisons, leurs biens, leurs familles. Vous venez d'un pays où tout est tranquille, où vos vies sont sauves, où les aliments sont abondants et où les lumières scintillent à travers les boulevards. Force vous est de trouver une différence en débarquant sur le sol britannique. Mais rappelez-vous tout ce que nous avons dit et comprenez...

Quand vous rencontrez des Anglais pauvrement ou mal habillés, ce n'est pas du tout que le Britannique manque de goût ou n'aime pas les beaux habits, mais tout est rationné et les vieux vêtements continuent d'être portés avec de nombreuses retouches. Si, convié à une table britannique, vos hôtes vous exhortent à manger encore, à vous servir de nouveau, songez que c'est peut-être là leur ration de plusieurs jours qu'ils ont étalée pour vous faire honneur. La plupart des produits dont se nourrit le Britannique sont importés. Des marins risquent tous les jours leur vie pour alimenter leurs îles et les Anglais savent très bien que leur repas est le fruit de nombreux sacrifices et de pertes de vies humaines.

Les femmes-officiers de l'armée britannique donnent souvent des ordres à des hommes, et ceux-ci leur obéissent sans avoir aucune honte de la chose, car les femmes britanniques ont prouvé leur valeur au cours de cette guerre et montré qu'elles peuvent être aussi vaillantes et endurantes que de véritables soldats.

En un mot, vous trouverez en Angleterre un peuple actif, vaillant et qui a montré, plus qu'aucun autre au monde, du sang-froid et du courage dans les heures les plus critiques.

LE BATAILLON DE LA MORT

Au cours d'une nuit du printemps dernier, un appel téléphonique parvint à Londres, venant d'une des villes de la côte : « Raid nazi, disait-on à l'appareil. Une bombe de gros calibre, qui n'avait pas éclaté, gisait sur le sol de la fabrique X. Le local est menacé d'être réduit en miettes en cas d'explosion. »

Cinq minutes plus tard, une voiture se rendait à toute allure sur les lieux, ses phares allumés en dépit des règlements rigoureux du black-out. Les policemen préposés au trafic lui donnaient immédiatement libre passage en voyant l'insigne triangulaire blanche et noire peinte sur la carrosserie. Le chauffeur, un jeune lieutenant de marine, allait ainsi accomplir le devoir le plus dangereux de cette guerre. Il faisait partie de la R.S.M.S. (Rendering Safe of Mines Squad), ce groupe d'hommes dont la tâche consiste à rendre les bombes et les autres engins de mort inoffensifs en détruisant leur mécanisme. Sur les 150 recrues que comprenait ce corps spécial vers le début de la guerre, 38 seulement sont vivants aujourd'hui.

LA MINE MAGNÉTIQUE

La R.S.M.S. fut constituée à l'origine pour lutter contre la mine magnétique. Vers la fin de 1939, un de ces engins lancé d'un avion ennemi, au moyen d'un parachute, à l'embouchure de la Tamise, échoua accidentellement sur la rive du fleuve. Le lieutenant de marine Ouvry fut chargé de découvrir le secret de son mécanisme. Ouvry se débarrassa de tous les objets en métal qu'il portait : clefs, étui à cigarettes, monnaie, etc. Il ôta même ses chaussures qui pouvaient contenir des clous en fer, éliminant ainsi tout risque d'attraction magnétique. Se servant ensuite d'outils spéciaux, il parvint après plusieurs efforts à dévisser, puis à enlever le détonateur. Il prenait soin de faire noter chacune de ses observations et chacun de ses faits et gestes, grâce à un téléphone qu'il avait à proximité de lui. De cette manière, son expérience pouvait servir à ses camarades, si la mine venait à le tuer. L'opération nécessita six heures et demie de travail au cours desquelles l'officier enleva nombre de vis, d'écrous, de boulons, découvrit un second détonateur et un ingénieux système d'horlogerie avant d'extraire de l'intérieur de la mine 700 livres de matières hautement explosives !

La mine magnétique avait livré son secret. Les spécialistes se mirent à l'œuvre et trouvèrent deux systèmes protecteurs contre cet engin : le câble antimagnétique dont on ceint aujourd'hui le contour des navires, et une autre méthode consistant à faire éclater les mines en pleine mer, mais dont le secret n'a pas encore été révélé.

LES BOMBES A RETARDEMENT

Une section de la R.S.M.S., composée d'officiers de marine et d'ingénieurs électriciens, fut créée à Portsmouth. Quand le « blitz » aérien sur la Grande-Bretagne fut déclenché en août 1940, 150 de ces experts étaient déjà en service. Les mines magnétiques passèrent au second plan et les obus à retardement ainsi que les bombes lancées par parachute furent l'objet de tous leurs soins. Ces bombes — que les Anglais appellent « mines terrestres » — sont montées de manière à exploser 22 secondes exactement après avoir touché le sol. Elles possèdent une puissance de destruction énorme, causant des ravages jusqu'à une distance d'un demi-kilomètre du lieu de leur explosion. Les bombes qui n'éclataient pas étaient cependant nombreuses : cela était dû à leur mécanisme compliqué qui se dérangeait souvent quand elles heurtaient le sol.

Combattre la menace mortelle qu'offraient ces engins qui n'éclataient pas, tel était le but de la R.S.M.S. De leur quartier général à Londres, ses hommes se rendaient en toute vitesse dans chaque ville ou localité qu'on leur indiquait, utilisant souvent l'avion quand la distance était longue et la menace sérieuse. Leur mission accomplie, ils devaient téléphoner aussitôt au quartier général et recevoir de nouveaux ordres. Au bout des 37 jours infernaux qu'a duré le « blitz », 12 seulement des 150 hommes de la R.S.M.S. en service avaient survécu. On appela pour cette raison la R.S.M.S. : « Le Bataillon de la Mort ».

UNE MISSION PÉRILLEUSE

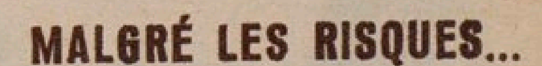
Les pertes en vies humaines proviennent du fait qu'on ne peut pas prévoir le moment où le mécanisme de ces engins entrera de nouveau en mouvement, si la durée des 22 secondes s'est écoulée sans explosion. Le lieutenant Stanley Jenner fut appelé ainsi un jour à Birmingham où une de ces bombes, après avoir traversé deux étages d'un grand immeuble, s'était fixée indemne dans le plancher du sixième.

— La situation n'était guère agréable, raconta-t-il plus tard. Transporter l'engin à l'extérieur était hors de question. Essayer de le désarmer sur place signifiait une mort certaine si l'explosion se produisait.

« Je choisis pourtant la seconde alternative. Un risque de plus ou de moins à courir ! Je commençai à dévisser le boulon du détonateur quand j'entendis un bruit qui me glaça soudain : le mécanisme s'était déclenché. Dans 22 secondes l'immeuble serait réduit en miettes. Je dégringolai les six étages, m'attendant à chaque palier d'être emporté dans l'air par l'explosion comme un fétu de paille. Arrivé dans la rue, je levai la tête et fus tout surpris de trouver l'immeuble toujours debout. J'attendis encore un bon moment, puis m'avisai de remonter. L'engin se trouvait toujours là : le mécanisme s'était arrêté. Je repris mon travail. Une demi-heure ne s'était pas écoulée, que l'horrible « tic-tac » se fit de nouveau entendre. Je détalai de nouveau à toutes jambes.

« Rien ne se produisit cependant encore cette fois. J'allumai une cigarette et me mis à réfléchir. Je ne pouvais monter et descendre ainsi indéfiniment. Aussi, pris-je mon parti et remontai pour la troisième fois. Je me saisis de mes outils et commençai à dévisser l'engin. Je n'avais pas encore enlevé deux boulons que le bruit recommença : « Tic-tac, tic-tac ». Je fis la sourde oreille et m'absorbai dans mon travail. Mais mon cœur battait violemment dans ma poitrine. Le bruit cessa. Une heure plus tard, la bombe était devenue aussi inoffensive qu'un agneau. Mais j'avais eu chaud. »

MALGRÉ LES RISQUES...



Une règle importante de ce métier consiste à manipuler la bombe avec beaucoup de précautions. Ainsi plusieurs hommes de la R.M.S. trouvèrent la mort parce qu'ils avaient déplacé un peu brusquement une bombe pour atteindre ses parties vitales.

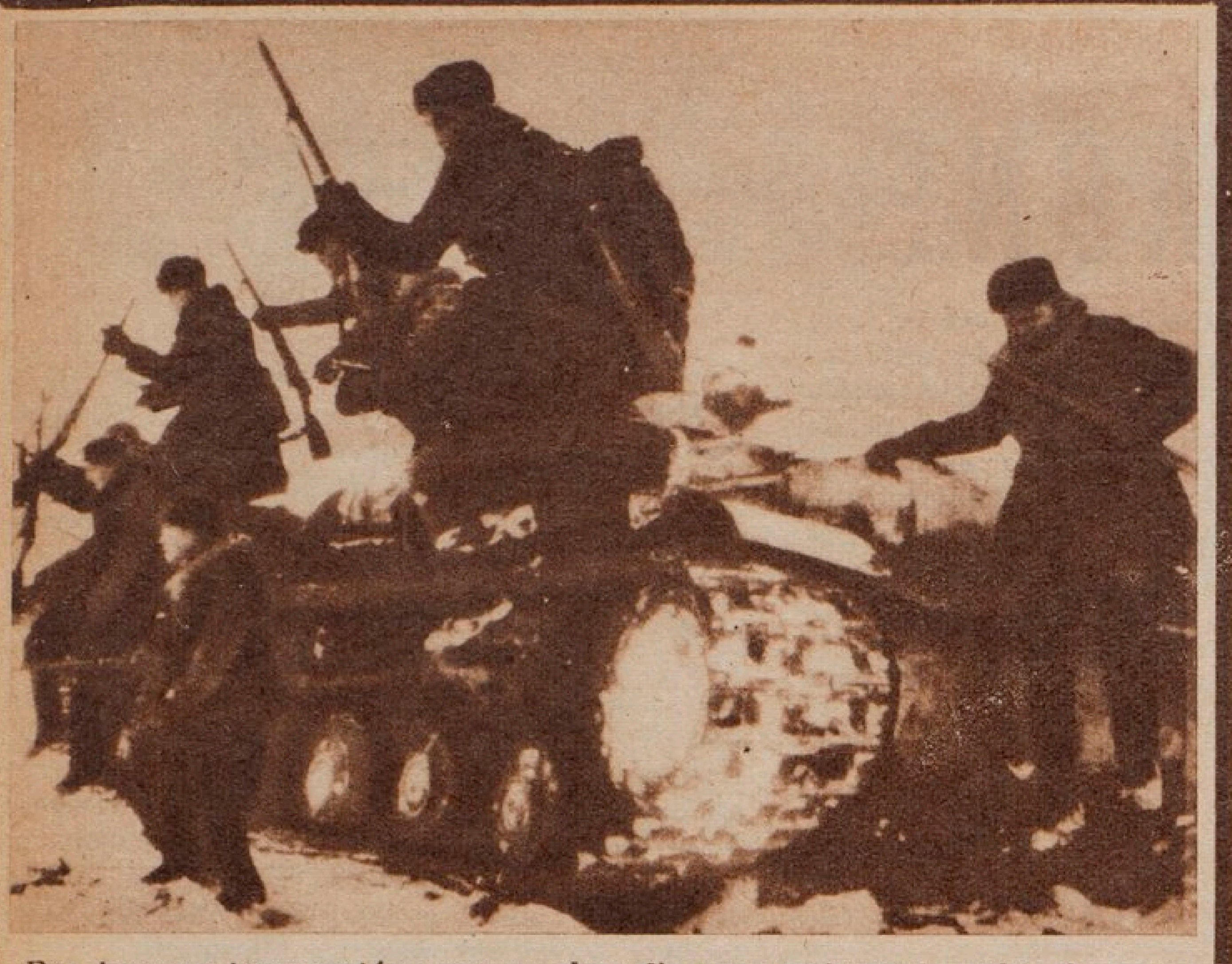
Dévisser une « mine » ne demande pas parfois plus de 30 à 45 minutes. Souvent, l'opération exige 4 à 5 heures de travail.

L'équipe de la R.S.M.S. fut récemment réorganisée et augmentée. Le plus étrange, c'est que, malgré les risques que comporte ce dangereux métier et les pertes que subit continuellement le « Bataillon de la Mort », le nombre de volontaires qui offrent de s'y enrôler est toujours considérable.

Pour les Britanniques, la guerre reste un sport héroïque.



Un spécialiste en train de rendre inoffensive une mine.



Des troupes transportées sur un char d'assaut quittent le véhicule pour se lancer à une attaque à la baïonnette contre les lignes ennemies, sur le front de Velikie-Luki, tombé depuis aux mains des Rouges.

OFFENSIVE RUSSE



Derrière les lignes, des chœurs mixtes entonnent l'hymne joyeux précédant la libération du territoire russe de la présence de l'ennemi.





Sur le front de Stalingrad, les Russes sont en train de liquider les troupes assiégeantes. Des chars allemands gisent en nombre sur les champs de bataille. L'anéantissement des troupes nazies approche de sa fin.

Au cours du mouvement de pinces effectué par les armées soviétiques dans la région de Stalingrad, des sapeurs débarrassent le sol des champs de mines posés par les troupes nazies.

2 ANNÉES DE G[...] en Médit[...]



Le remarquable sketch radiop[...] passages essentiels ci-après a [...] l'Egyptian State Broadcasting. [...] trouveront des révélations inéd[...] principaux événements militair[...] au cours des deux dernière[...] et qui ont abouti à[...]

L'AUTORITE. — Je ne savais pas trop comment commencer cet exposé, lorsque, dans le « New York Times » du 7 novembre, Walter Lipman est venu à mon secours. Voici ce qu'il écrit :

« *Nous ne devons jamais oublier qu'en été 1940, lorsque les Iles Britanniques se battaient seules, M. Churchill n'hésita pas à prendre l'incroyable décision d'envoyer des renforts sur le front égyptien. Churchill a fait cela parce qu'il avait l'intention de gagner la guerre, et il devait se réserver la possibilité de le faire. Les graines qu'il a plantées à cette époque dans le désert sont en train de s'épanouir en floraison.* »

L'ANGLAIS. — Cette décision de Churchill était non seulement incroyable, comme le dit Lipman, mais, à mon avis, elle fut même imprudente.

L'AUSTRALIEN. — C'est vrai. Le Premier a pris là un grand risque.

L'ECOSSAIS. — Exact. J'étais à Dunkerque, et j'ai vu de mes yeux la quantité formidable de matériel que nous y avons perdue. J'ai vu également combien peu il nous restait pour combler les pertes.

L'AUTORITE. — Tout ce que vous dites est vrai, mais vous ne semblez pas vous rendre compte qu'en 1940 la Grande-Bretagne n'avait pas seulement l'intention de continuer simplement la guerre. Elle voulait, dès cette époque, jeter les bases d'une stratégie à longue portée. C'est grâce à cette stratégie que l'opération d'Afrique du Nord a été possible.

L'AUSTRALIEN. — Comment savez-vous cela ? Et avant tout, qui êtes-vous ?

L'AUTORITE. — Je suis ce personnage immatériel qu'on appelle « Source digne de foi ». Et maintenant, pour répondre à votre première question, je me contenterai de vous dire que M. Churchill était parfaitement conscient des risques qu'il assumait. Référez-vous à son discours de la veille de Noël 1941, devant le Sénat américain...



VOIX DE CHURCHILL. — Nous devons remercier la Providence du fait que nous avons pu gagner tellement de temps. Si l'Allemagne avait tenté l'invasion des Iles Britanniques aussitôt après l'effondrement de la France en juin 1940, et si le Japon avait déclaré la guerre à l'Empire britannique et aux Etats-Unis à la même date, personne ne peut dire quels désastres nous aurions connus...

...Pourvu qu'aucun effort ne soit épargné, que rien ne soit retenu de toute la puissance humaine, intellectuelle, de toute la virilité, la vaillance et la force civique du monde de langue anglaise, avec tous les Etats et toutes les communautés qui lui sont loyalement et amicalement associés, pourvu que tout soit mis en œuvre uniquement pour accomplir la tâche simple et suprême, je pense qu'il est raisonnable de prévoir que vers la fin de 1942, nous nous trouverons en une position bien meilleure que maintenant et que l'année 1943 nous verra prendre l'initiative sur une grande échelle.

L'AUTORITE. — Voici ce que le Premier Ministre britannique pensait il y a un an.

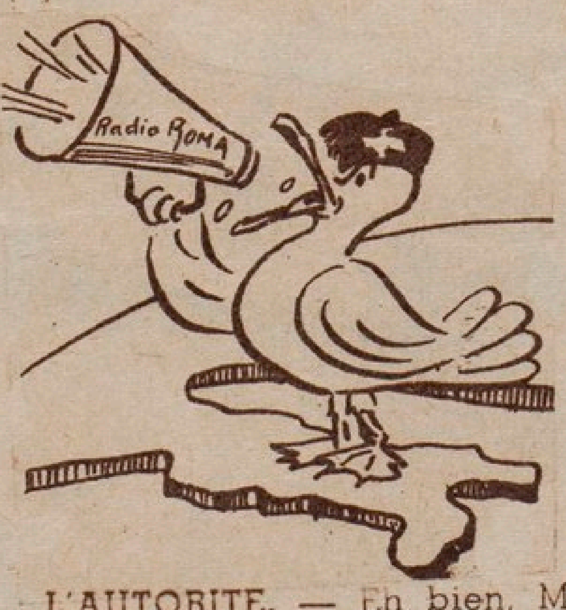
LE PROFANE. — D'accord, mais comment pouvait-il savoir ?

L'AUTORITE. — Il ne savait peut-être pas, mais il avait une opinion bien arrêtée sur l'avenir. Voyez-vous, c'était le plan de Churchill, et il en était l'auteur responsable. Comme tous les plans grandioses, il était simple dans sa conception. Il avait pour but de forger un cercle de fer autour de l'Europe de Hitler et de maintenir l'encerclement jusqu'au moment où les Nations Unies pourront rassembler leurs forces pour l'attaque. Toute opération terrestre, entreprise par les Britanniques depuis cette époque, ne fut qu'une application logique de ce grand plan stratégique établi en 1940.

L'AUSTRALIEN. — Le vieux renard a certainement justifié sa réputation de clairvoyance et d'audace.

L'AMERICAIN. — Je me trouve dans le Moyen-Orient bien avant la déclaration de la guerre. C'est dire que j'ai assisté à toutes les phases des opérations qui se sont déroulées ici. Il fut un temps où, aux Etats-Unis, on taxait l'armée britannique d'incapacité. Jamais je ne l'ai jugé de la sorte, et j'ai eu raison. Il est clair maintenant que vous autres Britanniques ne vouliez que gagner du temps. Maintenant, voulez-vous nous apprendre ce qui s'est réellement passé en Méditerranée pendant ces deux années ?

L'AUTORITE. — C'est exactement ce que je comptais faire. Plaçons-nous au moment où Mussolini est entré en [illegible]



LA RADIO ITALIENNE. — Ici, Radio-Rome. Voici nos nouvelles en anglais. S'adressant au peuple italien, hier soir, le Signor Ansaldo a déclaré que les défenses anglaises en Egypte seront anéanties, que la flotte britannique sera chassée de la Méditerranée. Aujourd'hui, le Duce a présidé à un défilé...

L'AUTORITE. — Eh bien, Monsieur le porte-parole naval, êtes-vous d'avis que les Italiens avaient les moyens d'accomplir ce dont ils nous menaçaient ?

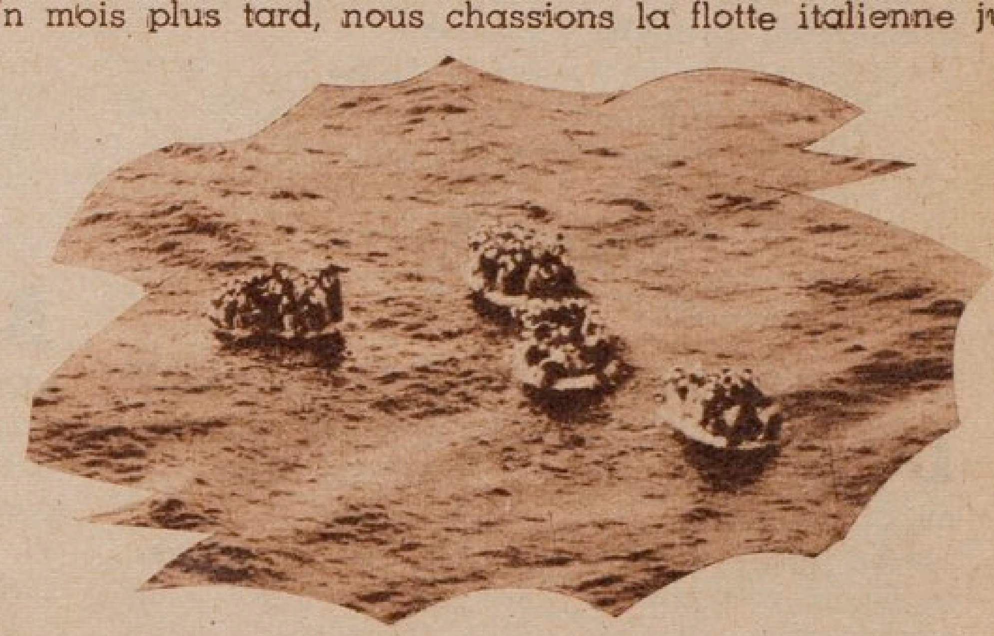
LE PORTE-PAROLE NAVAL. — Si l'on se réfère aux chiffres, certainement, mais les Italiens ne surent pas s'y prendre. Au commencement de la guerre, l'Italie disposait en Méditerranée d'au moins six cuirassés de bataille, de 21 croiseurs, de 131 destroyers et vedettes lance-torpilles, et de 104 sous-marins. Pas mal, n'est-ce pas ?

L'AMERICAIN. — Je parie que les Britanniques ne disposaient pas de la moitié de pareils effectifs.

LE PORTE-PAROLE NAVAL. — La moitié ? Vous me faites rire. En juin 1940, nous ne disposions pas d'un seul cuirassé de bataille : quelques croiseurs et quelques destroyers, rien de plus.

L'AUSTRALIEN. — Comment cela était-il possible ?

LE PORTE-PAROLE NAVAL. — La flotte française avait été chargée de garder la Méditerranée. Lorsque la France signa l'armistice, les Italiens s'imaginèrent qu'ils avaient beau jeu contre nous. Cependant, nous parvînmes à envoyer deux ou trois cuirassés en Méditerranée, et après cela, en dépit de la grande supériorité numérique italienne, nous nous arrangeâmes pour la tenir en respect. Un mois plus tard, nous chassions la flotte italienne jus-



qu'aux côtes de la Calabre. Le « Warspite » fut la vedette de cet engagement. Après cette rencontre, les Italiens n'osèrent plus risquer leur nez pendant plusieurs mois, de sorte que nous nous décidâmes à aller les chercher là où ils se trouvaient. Et ce fut Tarente. Nos unités navales, maigrement escortées, transportèrent nos avions-torpilleurs jusqu'à 150 milles de la plus grande base navale italienne. Lorsque nos appareils quittèrent Tarente, plus de la moitié des cuirassés de bataille de la flotte italienne avaient été mis hors de combat pour des mois. Entre temps, l' « Ajax » et le « Sydney », faisant preuve d'une vaillance inouïe, parvinrent à réduire considérablement la force italienne en croiseurs.

Quatre mois plus tard, la flotte ennemie décida de tenter de couper la route à nos convois vers la Grèce. Trois cuirassés et onze croiseurs rencontrèrent notre flotte, composée de trois cuirassés, quatre croiseurs et un porte-avions, au large du cap Matapan. Résultat : quatre croiseurs et deux destroyers italiens furent envoyés par le fond, et un de leurs nouveaux cuirassés fut sérieusement endommagé. Nous ne subîmes aucune perte.

L'AUTORITE. — A cette époque, au printemps de 1941, les Allemands, constatant que les Italiens n'arrivaient pas à se tirer d'affaire, décidèrent d'intervenir. Ils installèrent une base aérienne en Sicile, qu'ils munirent d'un premier contingent de 400 avions. Puis, ils expédièrent des forces de terre en Libye. Mais ils ne parvinrent pas à rompre le cercle stratégique établi par les Britanniques en Méditerranée.

LE MALTAIS. — La position-clé de ce cercle était Malte. J'étais là-bas pendant tout l'hiver dernier. Une nuit après l'autre, un jour après l'autre, les 700 avions de Hitler basés en Sicile essayèrent de réduire Malte à leur merci. Combien les Italiens et les Allemands se trompaient ! Malte devint le tombeau des avions à croix gammée. Vers le printemps de 1942, nous en avions abattu un millier environ.

LE MARIN MARCHAND. — Combien de fois, nous autres de la marine marchande, avons-nous affronté les dangers du détroit de Sicile : l'« Allée des Bombes », comme nous l'appelions ! Vous souvenez-vous des deux fameux convois en mars et en août 1942 ? Bon Dieu ! ces nazis ont fait le diable ! Mais nous arrivâmes quand même à transporter nos ravitaillements dans l'île.

LE PORTE-PAROLE NAVAL. — C'est exact, mais cela nous coûta le porte-avions « Eagle », deux croiseurs et un destroyer. Autre chose : le Japon était entré en guerre et, en conséquence, nos forces navales en Méditerranée avaient été considérablement dégarnies. Au commencement de 1942, la flotte britannique de la Méditerranée consistait presque exclusivement en unités légères. Nous étions handicapés par une infériorité numérique énorme. Néanmoins, non seulement nous sommes parvenus à ravitailler Malte, mais encore nous détruisîmes plus d'un tiers de tous les ravitaillements que l'Axe envoyait en Afrique.

L'AMERICAIN. — Quelle était la situation du point de vue aérien à cette époque ?

L'EXPERT AERIEN. — A cette époque, les Italiens disposaient de 2.000 appareils de ligne en Méditerranée. A cette force, nous ne pouvions opposer, en tout et pour tout, que 168 appareils en Egypte et quatre à Malte, tous de modèles surannés.

L'AVIATEUR. — C'est à moi que vous le dites ? J'ai piloté quelques-uns de ces biplans « Gladiators » dont la vitesse maximum atteignait à peine 250 milles à l'heure. Il n'existait pas un seul chasseur italien qui n'eût pu leur damer le pion. Les Macchi faisaient du 313,

GUERRE

terranée

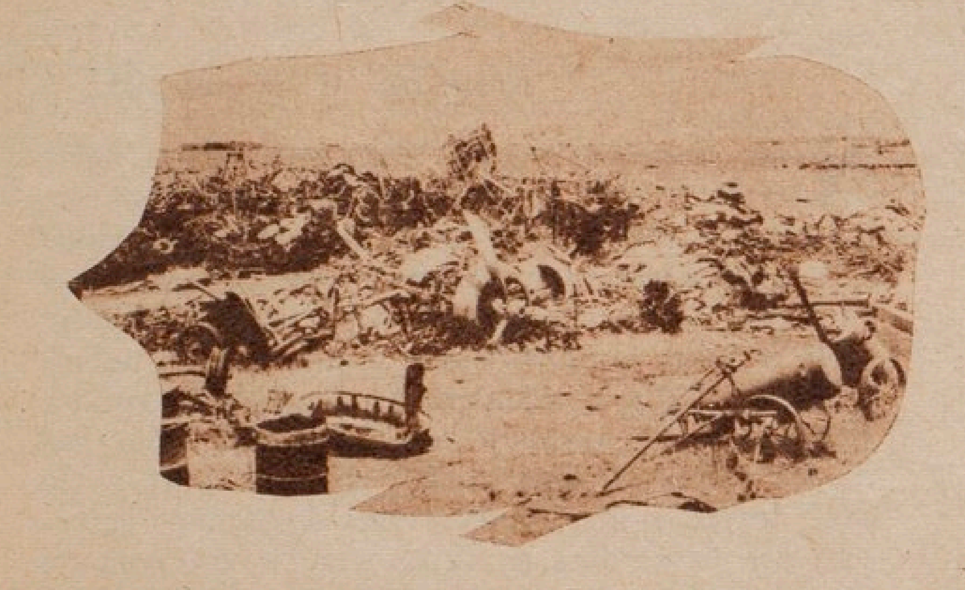
ponique dont nous reproduisons les té réalisé par M. Rex Keating de g. Dans ces dialogues, nos lecteurs des et parfois sensationnelles sur les re et politiques qui se sont déroulés re années dans le Proche-Orient tià la prise de Tripoli.



L'EXPERT AERIEN. — L'aviateur a raison. Nous avions en Egypte 40 Gladiators, 70 bombardiers Blenheim de vieux modèle et 10 hydravions Sunderland. Pas mal, pour combattre une flotte aérienne forte de 2.000 appareils, n'est-ce pas ? En automne 1940, lorsque la campagne de Grèce commença, nous envoyâmes, là-bas, deux escadrilles de chasse et deux appareils de bombardement. Nous ne pouvions pas disposer de plus que cela. Il nous restait donc 60 bombardiers et 60 chasseurs pour couvrir l'avance de Wavell en Libye.

L'ECOSSAIS. — Dix contre un...

L'EXPERT AERIEN. — Mais ce n'était pas tout. L'Axe jouissait de l'énorme avantage de posséder des bases aériennes absolument uniques, en Sicile, en Sardaigne, et plus tard dans les îles grecques. Il pouvait donner à ses bombardiers une protection totale de chasseurs aux convois qui attaquaient les nôtres dans les détroits siciliens. Nos bases les plus rapprochées étaient : à l'ouest Gibraltar, distant de 900 milles, à l'est l'Egypte, également distante de 900 milles, sans compter Malte qui avait déjà tellement à faire pour sa propre défense. Cependant, en dépit de tous ces facteurs, en mars 1941, c'est-à-dire neuf mois plus tard seulement, la R.A.F. avait détruit plus de 1.100 appareils italiens, soit plus de la moitié de la force de première ligne de l'Italie.

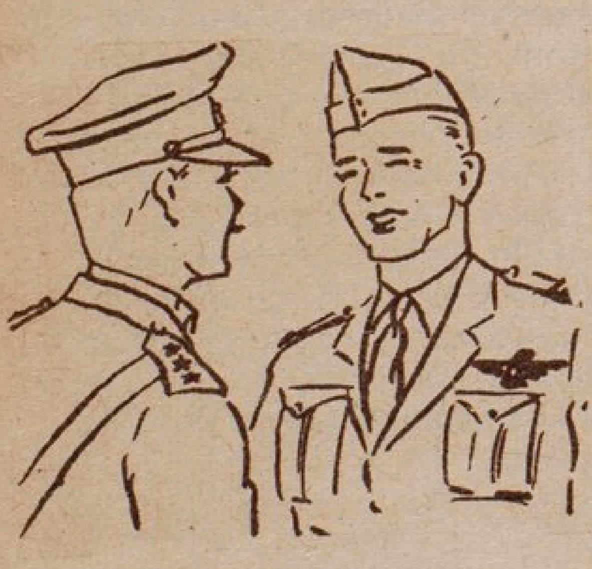


L'AUTORITE. — Oui, la Grande-Bretagne a été l'architecte et en même temps la clé de voûte de la prochaine victoire contre l'Axe. Ceci doit paraître comme bien évident maintenant.

L'AMERICAIN. — Les Allemands ont toujours reconnu que la Grande-Bretagne est l'ennemi principal. Mais ils sont incapables de comprendre cette qualité d'audace dont les Anglais ont fait preuve au cours de ces deux dernières années. En Amérique, nous l'avons parfaitement comprise. Lorsque les Britanniques ont commencé à employer les tanks et les avions que nous leur fournissions, lorsqu'ils se sont trouvés pour la première fois sur un plan d'égalité avec les Allemands, ils les ont battus à plate couture.

L'AUSTRALIEN, LE SUD-AFRICAIN (en chœur). — Quelle était la situation de l'armée en Afrique à cette époque ?

LE PORTE-PAROLE MILITAIRE. — Je pense que c'est à moi qu'il incombe de répondre à cette question. Je commencerai par la campagne abyssine qui fut très importante, vu qu'elle visait à rendre sûre la route maritime vitale vers l'Egypte. Si les Italiens s'étaient emparés de Khartoum, la ligne de ravitaillement de l'Egypte et du Moyen-Orient par la mer Rouge aurait été inutilisable, de sorte que nous n'aurions pas pu maintenir un front du Proche-Orient. Lorsque je pense à cette époque et que je me remémore les moyens dont nous disposions, j'ai des frissons.



L'OFFICIER DE LA R.A.F. AU SOUDAN. — Bonjour, mon vieux. Que faites-vous ici ? Je pensais que l'artillerie devait rester stationnée en Egypte.

L'OFFICIER. — C'est la faute de ce damné Mussolini. Il avait bien besoin de nous déclarer la guerre juste au moment où je commençais à jouir de mon congé. J'ai été envoyé ici. Comment êtes-vous installés, vous autres de la R.A.F. ?

L'OFFICIER DE LA R.A.F. — Eh bien, pour vous dire la vérité, nous disposons exactement de sept appareils de vieux modèle ici et de deux escadrilles de bombardement à Port-Soudan. L'une d'elles ne possède aucune sorte d'armements contre les chasseurs — une simple mitrailleuse Lewis. En Afrique Orientale, ils emploient des « Vickers Valentia » filant 97 milles (remarquez le 7), et lorsqu'ils veulent lâcher une bombe, ils ouvrent la portière, lancent le projectile tout en priant de n'être pas emportés avec lui. Et chez vous, comment cela se passe-t-il ?

L'OFFICIER. — Pis encore. Pas de tanks, pas d'artillerie mobile, en fait pas de canons, à part deux pièces côtières fixes de 6 pouces à Port-Soudan, et ces deux obusiers qui tirent devant le palais du gouverneur les jours de fête...

L'EXPERT MILITAIRE. — Naturellement, cette conversation est absolument imaginaire, mais les chiffres et les faits sont absolument véridiques. Et en ce qui concerne l'infanterie, nous disposions en tout de 2.500 hommes de troupe britanniques pour défendre Khartoum, Port-Soudan et la jonction ferroviaire d'Adbara. Notre autre force était la Sudan Defence Force. Soit en tout 4.500 hommes pour protéger 1.200 milles de frontières.

L'AUSTRALIEN. — Et les Italiens ?

LE PORTE-PAROLE MILITAIRE. — L'armée africaine d'Italie, en juin 1940, comptait 300.000 hommes dont 100.000 étaient sur la frontière du Soudan. Ils possédaient 400 canons et 200 avions. Nos forces étaient de loin inférieures. La situation fut sauvée par l'audace et le bluff dont firent preuve les forces britanniques sous les ordres du général Platt. Leurs patrouilles offensives, constamment en action, firent croire aux Italiens que nous étions beaucoup plus forts.

LE SUD-AFRICAIN. — Oui, j'étais à Keren. Nous combattîmes dans les zones les plus terribles des montagnes africaines. Nous battîmes tous les records de marches forcées, et remportâmes la victoire contre les meilleures troupes du Duce. Nous brisâmes l'empire de Mussolini, alors que nous étions dans une infériorité numérique de un contre six.



L'AMERICAIN. — Quelles étaient les forces en présence dans le Moyen-Orient ?

LE PORTE-PAROLE MILITAIRE. — Six ou sept contre un. La force totale de Wavell dans tout le Moyen-Orient, y compris la Palestine et le Soudan, se montait à environ 40.000 hommes. Devant lui était Graziani, avec 260.000 hommes. Lorsque, finalement, Wavell attaqua, en décembre 1940, il n'eut jamais plus de 30.000 hommes en action. Cependant, en huit semaines, il fit 130.000 prisonniers et conquit plus de tanks et de canons que son armée entière n'en possédait au commencement de la bataille. Ceci fut la fin de la première phase. Ensuite, les Allemands, qui avaient envoyé en Afrique des armées considérables, attaquèrent au printemps de 1941, avec plus de 400 avions, dans le but de réussir là où les Italiens avaient échoué. Alors commença la série des batailles de va-et-vient qui devait se terminer par l'arrêt définitif de l'ennemi à El Alamein.

L'EXPERT AERIEN. — C'est à cette époque que le personnel de la R.A.F., pilotes, aviateurs et équipages de terre, fit des merveilles pour maintenir constamment les bombardiers et les chasseurs dans les airs.

L'OUVRIER. — Pendant ce temps, les Anglais travaillaient jour et nuit pour ravitailler ce front en armements, sans oublier la Russie.

L'AMERICAIN. — Et pendant ce temps, l'effort de guerre américain commençait à donner des résultats.

LE PORTE-PAROLE MILITAIRE. — Vendredi 23 octobre 1942. A l'heure fixée, la Huitième Armée entra en action contre l'Axe. Tout au long du front de 45 milles d'El Alamein, la plus grande concentration d'artillerie qu'ait jamais vue le Moyen-Orient commença à battre les positions ennemies. Dans les airs, les avions alliés arrivaient les uns après les autres. Douze jours plus tard, l'Axe en eut assez. La retraite ennemie s'accentua de plus en plus, dépassa la Cyrénaïque. Le mythe de l'invincibilité allemande était désormais anéanti.

L'AUTORITE. — Synchronisée à la perfection avec l'assaut de la Huitième Armée, vint la nouvelle du débarquement américain et britannique en Afrique du Nord et la contre-attaque admirable des Russes à Stalingrad. Tout cela était le résultat des conversations de Churchill avec Roosevelt et Staline, le commencement de la phase finale de la stratégie des Nations Unies. Aujourd'hui, enfin, nous saisissons la véritable signification de la longue série d'événements qui se sont déroulés en Méditerranée. Chacun eut un lien avec la stratégie établie d'avance.

L'EXPERT MILITAIRE. — Sauf un...

L'AUTORITE. — Oui, la campagne de Grèce qui fut entreprise uniquement pour l'honneur. Nous avions là-bas deux divisions et une brigade de tanks. Les Allemands disposaient de huit divisions dont trois blindées.

L'EXPERT MILITAIRE. — Mais nous retardâmes de six semaines l'attaque nazie contre la Russie. Ce délai fut vital pour notre alliée soviétique. Oh ! j'allais oublier cette affaire birmane...

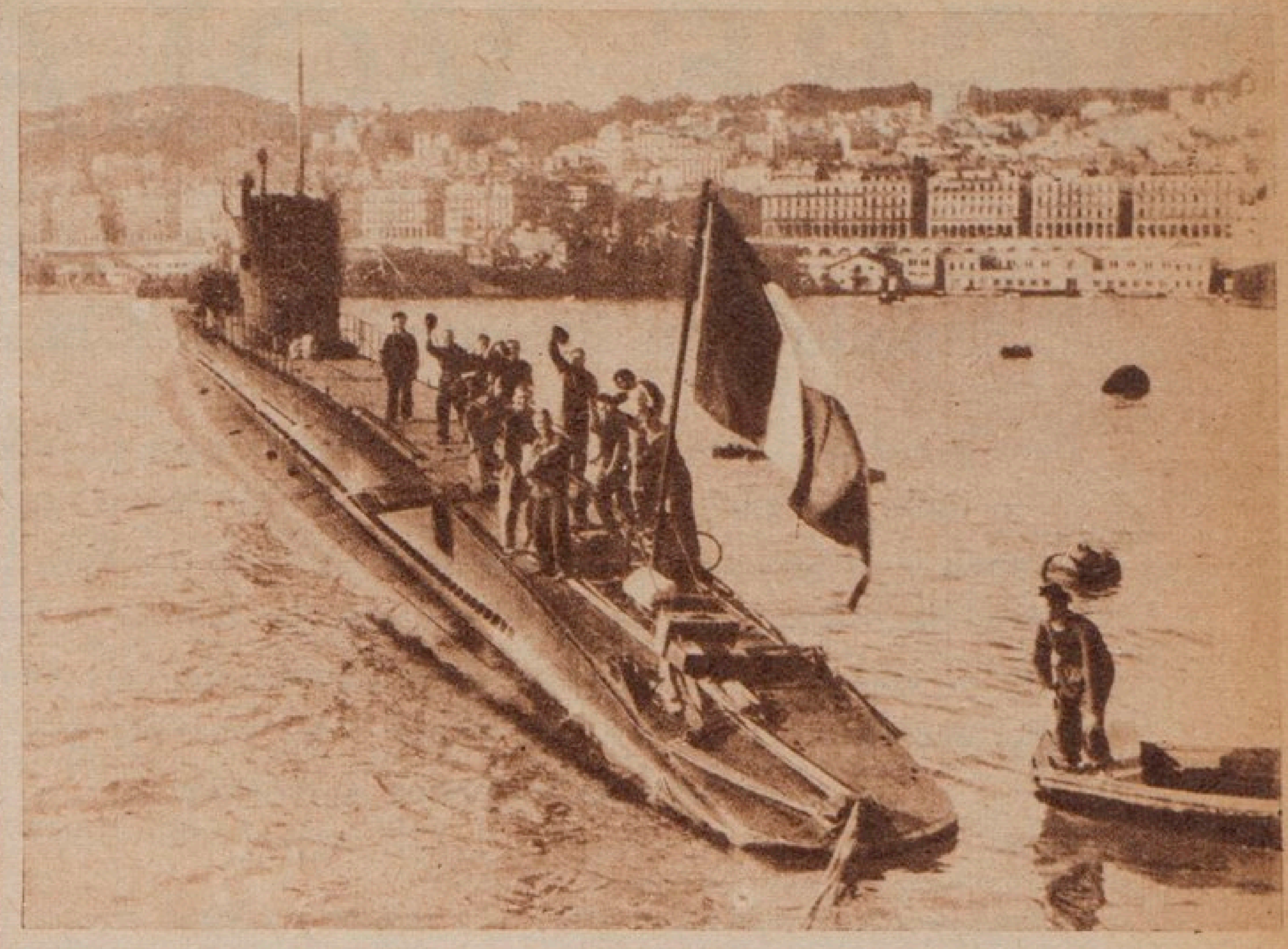
L'AUSTRALIEN. — Ne me dites pas qu'elle faisait partie de la stratégie méditerranéenne ?

L'EXPERT MILITAIRE. — Certainement. La magnifique action d'arrière-garde menée sous la direction du général Alexander sauva l'Inde à un moment où il semblait fatal que les deux principaux partenaires de l'Axe allaient opérer leur jonction.

L'AUTORITE. — Eh bien, messieurs, voici les faits. Pensez-vous encore que Churchill ait pris une décision imprudente en 1940 ?

L'AMERICAIN. — Je vous dirai ce que je pense. Winston a pris la seule décision qu'un véritable grand homme pouvait prendre. Il consentit à affaiblir les défenses de son pays afin de pouvoir semer le germe de la victoire. L'ennemi, malgré sa supériorité, échoua dans toutes ses tentatives ; ce fut là l'exploit le plus admirable dans l'histoire du peuple britannique.





QUATRE SOUS-MARINS FRANÇAIS se sont enfuis de Toulon

Quatre sous-marins français ont réussi à quitter la rade de Toulon au moment du sabordage de la flotte. Ils ont gagné Alger où ils se sont ralliés aux forces alliées. Voici l'arrivée d'un des sous-marins dans le port africain. On sait que deux autres ont rallié les Alliés et que l'équipage du quatrième a été interné en Espagne.

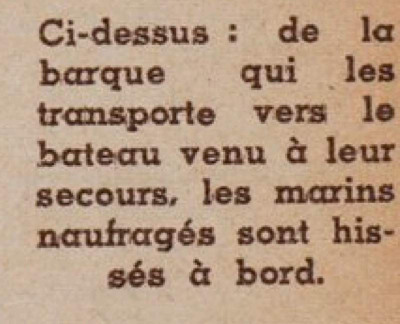


L'équipage du premier sous-marin français ayant échappé aux nazis est bien heureux de pouvoir rejoindre les ports d'Afrique.

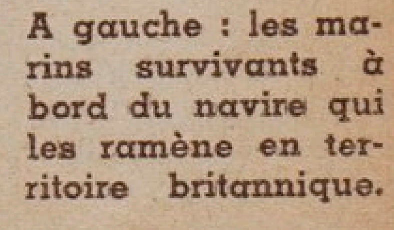
S. O. S. sur le sable

Perdus en mer sur de simples canots, quelques marins britanniques, après avoir vogué durant douze jours au gré des flots, accostèrent sur une côte africaine. Ayant tracé sur le sable un immense S.O.S., celui-ci fut aperçu par un avion de reconnaissance britannique qui, immédiatement avisa la base la plus proche. Des secours furent aussitôt envoyés et les marins ramenés sains et saufs.





Ci-dessus : de la barque qui les transporte vers le bateau venu à leur secours, les marins naufragés sont hissés à bord.

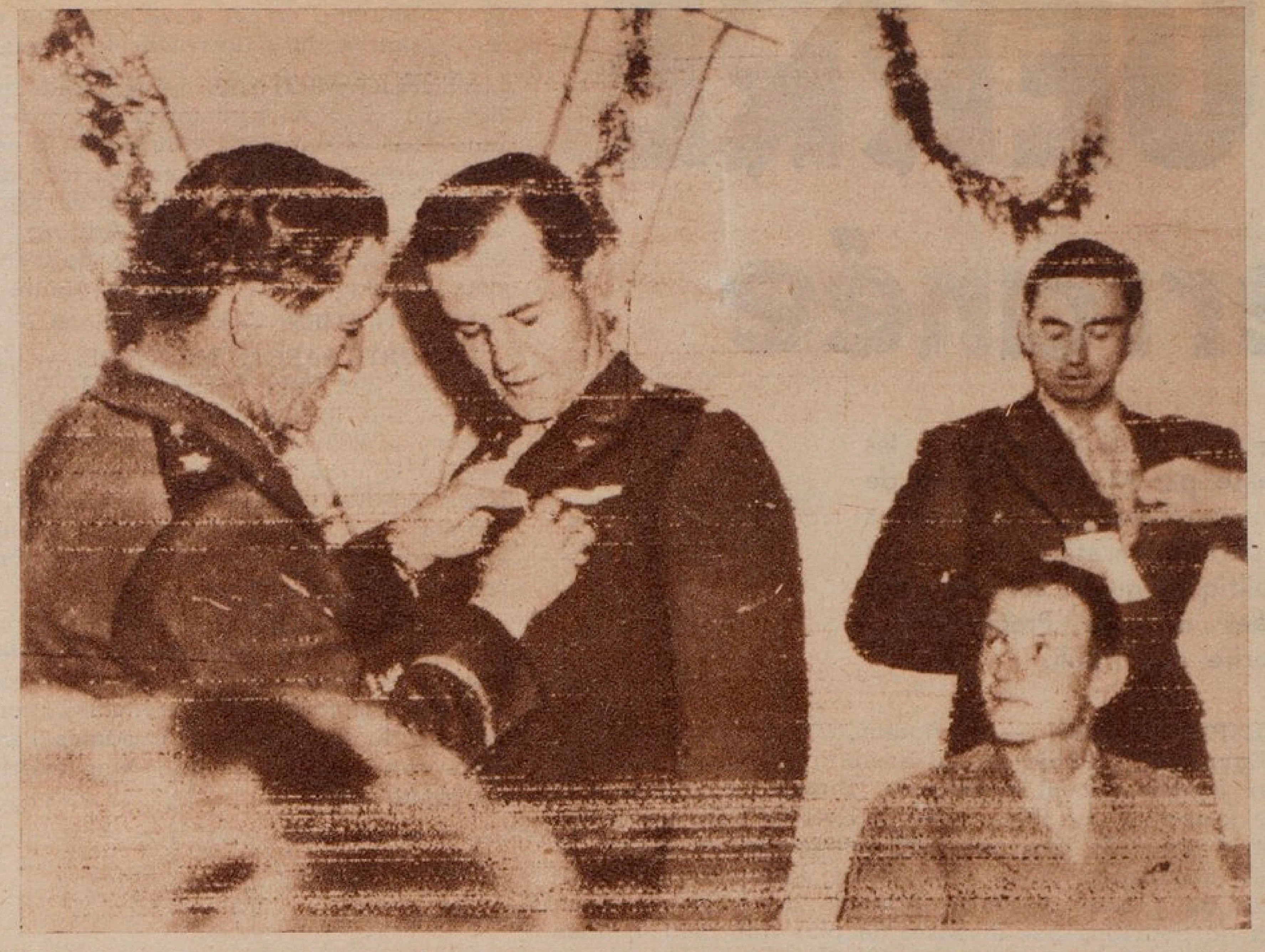


A gauche : les marins survivants à bord du navire qui les ramène en territoire britannique.

TIGRE VOLANT

« J'ai combattu les aviateurs japonais en Birmanie et en Chine »

Dans le ciel de Chine, une poignée de jeunes gens audacieux, sous la conduite du général Claire Chennault, ont donné aux pirates japonais un avant-goût de la puissance aérienne des Etats-Unis. Les pilotes du Mikado ont appris à craindre les fameux « Tigres Volants », aujourd'hui incorporés dans l'armée de l'air américaine. Voici une série de lettres d'un pilote à ses parents, que nous reproduisons du magazine « Atlantic ».



Le général Claire Chennault (à gauche), commandant en chef des « Tigres Volants », épingle la « Distinguished Flying Cross » sur la poitrine du commandant Edward Rector.

Toungoo, le 9 septembre 1941.

Une fois de plus, j'ai dû payer mon écot au « Club des Chenilles ». Hier, juste avant l'heure du déjeuner, j'étais en train de faire quelques évolutions au nord du terrain, lorsque je rencontrai un autre avion. L'usage nous impose d'engager le combat avec n'importe lequel de nos camarades que nous croisons. Je fis balancer mes ailes et nous commençâmes le duel fictif. Depuis longtemps, je voulais mettre à l'épreuve une nouvelle méthode de combat que j'avais imaginée. L'occasion était bonne. Après avoir pris de la distance, je me précipitai à la rencontre de mon adversaire, tout en perdant de l'altitude. L'autre, ne comprenant pas sans doute ce que j'avais l'intention de faire, commença lui aussi à piquer vers le sol. J'accentuai l'angle de chute, il suivit la même manœuvre. Au moment où nos deux appareils se trouvaient tout proches, je me rendis compte que seul un miracle pouvait empêcher la collision. Je virai sur la droite brusquement, pesant de toutes mes forces sur le manche à balai. Mais je ne pus éviter l'accident : nos ailes se touchèrent. Je perdis tout contrôle de mon appareil. N'ayant pas d'autre alternative, je sautai par-dessus bord, laissant mon avion s'écraser tout seul. Le vent m'emporta au-dessus d'un bois et, dans l'atterrissage, mon parachute s'accrocha à une branche. Pour me dégager, je dus grimper à la force des poignets tout au long des cordages, jusqu'au sommet de l'arbre.

Je marchai pendant plus d'une heure dans des marais ; ensuite je trouvai une voie ferrée et une route que je me mis à suivre. Je rencontrai un coolie qui me prêta sa bicyclette. Je n'avais pas encore parcouru deux cents mètres que je voyais venir à ma rencontre une auto dépêchée de l'aérodrome.

J'appris par la suite que mon camarade n'avait pas eu le temps de sauter. C'était un brave type qui avait à son actif quelque mille quatre cents heures de vol.

TOURNOI AÉRIEN

13 septembre 1941.

Ce ne fut que jeudi que j'ai pu recommencer à voler. Après l'accident, j'ai eu très mal aux jambes, et j'ai dû passer quelques jours à l'hôpital.

Aujourd'hui, le commandant de mon escadrille et un autre pilote ont pris l'air pour un combat aérien. Il paraît que la veille, chacun d'eux s'était vanté de ses capacités d'aviateur, et que, prônant des théories tout à fait opposées, ils s'étaient lancé un défi. Je m'envolai à leur suite pour assister au combat et pour y prendre part aussi. A leur avis, ma présence làhaut devait fournir la note comique à toute l'affaire. Ils me considéraient encore comme un « bleu » et me jugeaient incapable de leur tenir tête. Vous devinez la suite. Je les battis chacun à son tour et par trois fois. Dans les duels d'exercice, est déclaré vainqueur celui qui réussit à se coller à l'arrière de l'adversaire. Depuis ce jour, mes deux amis ont beaucoup baissé le ton.

SÉJOUR A RANGOON

Rangoon, le 12 novembre 1941.

Finalement, j'ai reçu une promotion. Dans notre corps, les pilotes portent quatre grades : chef d'escadrille, sous-chef d'escadrille, chef de formation et simple pilote. Je viens d'être nommé chef de formation. Désormais, j'aurai l'occasion de donner la preuve de mes capacités.

Rangoon est devenu un centre très animé, avec tout le trafic de la route de Birmanie. Samedi matin, j'ai fait quelques achats et ensuite j'ai déjeuné au Savoy. Dans l'après-midi, je me suis rendu aux courses. Rien de bien palpitant.

Dimanche, nous avons piloté quelques nouveaux avions jusqu'à Toungoo. Le voyage s'effectua sans incidents, sauf lorsque Wright rompit la formation pour voir s'il pouvait faire capoter quelques barques à voile avec l'appel d'air provoqué par son hélice. Il fut bientôt rejoint par deux d'entre nous. Le chef d'escadrille demeura seul là-haut, se demandant ce que nous étions devenus. Bientôt, Wright enregistrait une fuite d'huile qu'il me fit constater en renversant son appareil. Je lui fis signe de rentrer à Rangoon et il s'en retourna. Nous avions désormais la preuve que des barques à voile ne pouvaient pas être renversées par des avions.

TOUS ABATTUS, SAUF UN

Kunming (Chine), le 31 janvier 1942.

Le 15 décembre, deux de nos escadrilles, dont la mienne, furent transférées ici, alors que les autres restaient pour donner un coup de main à la R.A.F. à Rangoon. Nous sommes arrivés tard dans l'après-midi, et apprîmes que la ville avait reçu le matin même la visite d'une formation de bombardiers japonais, sans escorte de chasseurs. Le lendemain, huit ou neuf appareils nippons effectuèrent une autre incursion, toujours sans escorte. Notre première escadrille, dont je faisais partie, les aperçut la première. Nous piquâmes, le soleil dans le dos, les prenant par surprise, mais après la première passe, notre chef estima que nous étions trop loin (80 milles) et trop peu nombreux. Notre seconde formation les rencontra une minute plus tard et les abattit tous, sauf un. Nous nous sentions un peu honteux ce jour-là.

Le 28 décembre, nous fûmes transférés à Rangoon pour aller relever nos camarades qui avaient fait du bon travail. Vous avez dû sans doute entendre que le 1er janvier (ou le 2, je ne me rappelle plus), nous avions perdu trois avions, mais aucun pilote, après avoir abattu un appareil japonais. Malheureusement j'étais l'un des pilotes des avions descendus. La lutte fut inégale : quarante chasseurs ennemis contre six des nôtres. Je reçus une balle dans le moteur et dus effectuer un atterrissage forcé dans une rizière. Je m'en tirai indemne. Depuis, j'ai pris part à quatre ou cinq combats et quelques expéditions contre des aérodromes. Au cours de toutes ces opérations, qui me permirent d'abattre un bombardier et un chasseur, nous n'avions que quinze appareils en l'air. Les journalistes qui sont ici n'en croient pas leurs yeux.

RANÇON DE LA GLOIRE

Kunming, sans date.

A Toungoo, nous ne cessions d'entendre parler des splendeurs de Kunming. En effet, nous avons mené là une vie très confortable. Un comité local offrit un jour une grande réception en notre honneur. Malheureusement, juste au moment où les discours commençaient, on donna l'alarme. C'était une fausse alerte, mais la fête en demeura là. Nous avons eu de nombreux engagements. Les avions ennemis sont si nombreux que nous n'avons pas le temps de choisir nos victimes. J'ai abattu un bombardier monomoteur et un chasseur. Ce sont là des victoires homologuées. J'en ai bien endommagé plusieurs autres, mais il m'a été impossible d'estimer les dégâts avec justesse. Au cours d'un raid contre un aérodrome, j'ai démoli deux appareils gentiment posés à terre.

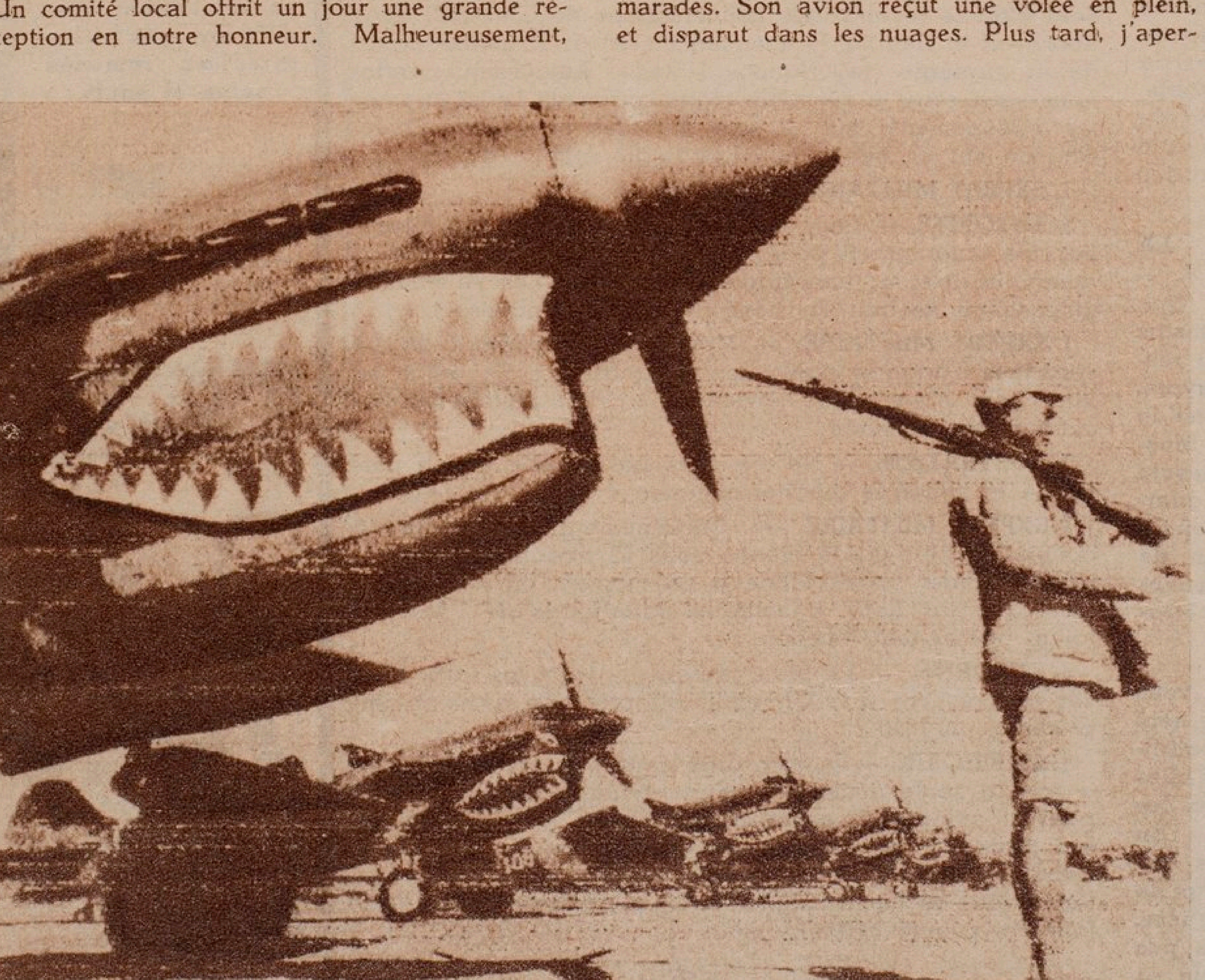
Depuis la semaine dernière, un grand nombre de journalistes, de photographes, de cameramen sont arrivés. On nous photographie sous toutes nos coutures. Cette publicité a rendu quelques-uns d'entre nous quelque peu fanfarons, mais cela ne dure pas. Les Japonais se chargent à chaque reprise de nous inculquer des sentiments plus virils.

COMBATS CONTINUELS

2 mars 1942.

Mon tableau de chasse contient encore deux appareils abattus en combat et deux détruits au sol. Ces chiffres paraissent un peu maigres comparés au nombre total des appareils ennemis abattus par les « Tigres Volants », mais c'est une moyenne honorable dans mon escadrille. J'ai livré cinq combats et effectué trois raids. Au cours du premier combat, trente chasseurs ennemis surprirent six des nôtres. J'allais engager l'action, lorsque je reçus deux balles dans ma carlingue. La seconde fois, j'abattis un bombardier monomoteur. Deux jours plus tard, je combattis contre des appareils de bombardement escortés. Je les criblai de balles, mais leurs moteurs refusèrent de prendre feu... Le quatrième combat fut exclusivement un duel entre chasseurs. J'en arrosai huit de mes rafales, mais un seul fut atteint à mort. Finalement, la dernière fois que j'ai rencontré l'ennemi — c'étaient encore des chasseurs — je dus m'occuper de l'un de mes camarades. Son avion reçut une volée en plein, et disparut dans les nuages. Plus tard, j'aperçus un parachute épanoui. Je m'approchai pour protéger la descente de mon camarade. Il me dit par la suite que, n'ayant pas reconnu mon avion, il avait eu très peur, croyant que les Nippons étaient après lui. Je le vis finalement atterrir sain et sauf.

Il y a deux jours, le généralissime et Mme Tchiang-Kaï-Chek sont venus nous voir dans nos cantonnements. Discours en chinois du généralissime et en anglais de sa femme.



Sur un champ d'aviation, quelque part en Chine, un soldat chinois monte la garde devant une rangée de chasseurs portant à l'avant la «face de requin», insigne des «Tigres Volants».

EN INDOCHINE

Kunming, le 18 mai 1942.

Nous sommes encore stationnés dans cette ville ; un coin tranquille, n'étaient les opérations offensives que nous entreprenons continuellement. Du moment que les Japonais ne veulent plus se hasarder à notre rencontre, c'est à nous qu'il incombe d'aller les dénicher. Pendant qu'ils attaquaient au long de la rivière Salween, sur la route de Birmanie, nous les avons harassés sans arrêt. Je pris part à un seul de ces raids. Nous avons également entrepris des incursions en Indochine. Vous avez dû sans doute lire le compte rendu du premier raid. Il fut effectué par six gars qui se portèrent volontaires pour la tâche. Ils s'en allèrent à Hanoï et semèrent la panique dans un aérodrome plein d'appareils. L'un d'eux fut abattu par la D.C.A., les autres s'en tirèrent...

Quelques jours plus tard, j'emmenai quatre appareils au delà de Lao Kay, sur la voie ferrée Yunnan-Hanoï. Notre objectif était de détruire le train qui, tous les jours, arrive du sud, et de bombarder tous les aérodromes rencontrés sur notre chemin. Nous ratâmes le train ce jour-là, mais quelque temps plus tard, une autre escadrille réussit à repérer le convoi qui fut détruit. Un autre de nos camarades ne revint pas de cette incursion. Le lendemain, j'étais sur le point de décoller pour un vol d'exercice, lorsqu'on vint nous annoncer que Jones avait eu un accident. Il s'était trop rapproché de la cible et n'avait pas pu redresser à temps. De notre escadrille, nous n'étions plus que trois.

Nous nous attendons à être transférés à Tchoung-King d'un moment à l'autre, mais le temps continue à être beau. Nous ne pouvons donc nous en aller et laisser la population ici, exposée aux incursions ennemies.

Le 4 juillet, nous serons incorporés dans l'armée de l'air américaine. Le général Chennault me fait part de ses intentions : quinze d'entre nous seront incorporés et demeureront ici pour l'aider à instruire de nouveaux pilotes. Après cela, nous serons transférés aux Etats-Unis. Le général me dit : « Je vous nommerai sous-lieutenant ». Ma figure s'allongea, car je m'attendais à être promu au moins capitaine. Mais Chennault n'avait pas fini de parler : « ...Et le lendemain, je vous nommerai major ». Je n'en suis pas encore revenu.

EN SERVICE ACTIF

24 juillet 1942.

Une fois de plus, je suis stationné dans un des aérodromes avancés. Je fais partie d'un corps aérien, je ne puis pas dire lequel. Ici les officiers font leur propre censure : c'est une affaire d'honneur. J'ai été un peu hâtif en vous informant que j'étais major et chef d'escadrille. Je suis major, mais je ne porte pas encore l'autre titre. Nous étions quatre vétérans et il y avait trois escadrilles disponibles ; et je suis le benjamin des « Tigres ».

Nous n'avons pas grand'chose à faire ici. Les Japonais doivent être très occupés ailleurs.

DANS QUEL ÉTAT SONT VOS NERFS ?

Les expériences qui suivent vous aideront à connaître l'état de vos nerfs. Sont-ils surmenés, fatigués ou encore solides ? Si vous avez du courage et de l'endurance, faites ces exercices vous-même. Sinon, faites-en l'expérience sur quelques amis et contentez-vous de surveiller leurs réactions. Ces exercices ont été conseillés par deux praticiens américains spécialisés en la matière.



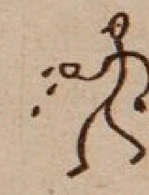
1. Tenez-vous droit, pieds et talons joints, et fermez les yeux. Voyez combien de temps vous pourrez garder cette pose sans bouger, ouvrir les yeux, ou chercher un appui.

Une minute est suffisante pour cet exercice. Vous serez probablement porté à vous balancer quelque peu. Une inclinaison de quelques centimètres à la hauteur des épaules est tolérée.



2. La même pose que la précédente. Les yeux toujours fermés, étendez un bras horizontalement, de côté, poing fermé sauf l'index complètement pointu. Ensuite, avec cet index, essayez de toucher plusieurs fois de suite le bout de votre nez. Recommencez avec l'autre bras. Exécutez le mouvement très rapidement, en ayant soin de bien fermer les yeux, de crainte qu'il ne vous arrive quelque accident.

Si à chaque coup vous touchez exactement le bout de votre nez de l'extrémité de votre index, vos réflexes — c'est-à-dire la parfaite harmonie entre vos nerfs, votre cerveau et vos muscles — sont en bon état. Nombre de personnes arrivent à toucher leur nez, mais rares sont celles qui parviennent à en bien toucher le bout !



3. Remplissez d'eau une tasse de thé. Tenez-la par l'anse et faites les cent pas, aller et retour, dans une pièce. Il ne vous sera naturellement pas possible de marcher au pas accéléré, sans dommage pour votre parquet ; n'adoptez pas cependant une allure de tortue. Rendez cet exercice plus difficile en plaçant sur votre chemin des obstacles que vous serez obligé de contourner. Le tout est de marcher calmement, posément. Les hésitations et les faux pas ne sont pas permis.

Cet exercice n'est pas très difficile à exécuter. Il faut adopter surtout une allure posée, et ne pas trop se presser.



4. Si vous n'êtes pas trop exténué après ces exercices, vous pourriez essayer le suivant : Prenez une chaise. Une fois bien assis, étendez les bras devant vous. Conservez toutefois les doigts un peu écartés. Demandez à quelqu'un de vous placer une feuille de papier sur le revers de chaque main, et voyez combien de temps vous pouvez conserver cette pose sans que vos mains soient animées d'un tremblement trop visible.

Une minute au minimum pour cet exercice. La feuille de papier vous indiquera suffisamment le degré du tremblement.



5. Demandez à un ami de vous faire tourner rapidement 10 fois sur un tabouret de piano, ou, à défaut, sur un parquet ciré si vous ne craignez pas d'user vos vêtements. Fermez bien les yeux. Ouvrez-les après le dernier tour et essayez de joindre aussitôt le bout de vos deux index. Si vous échouez, étant complètement étourdi par cet exercice, recommencez, mais en faisant cette fois 5 tours seulement.

Cet exercice met à l'épreuve votre équilibre de même que vos réflexes. Peu de personnes parviennent à joindre les deux doigts après les dix tours.



6. Placez-vous devant une table découverte, prenez trois allumettes et disposez-les en trépied, les bouts se touchant. Si votre expérience réussit, la pyramide ainsi formée peut servir de base à un verre d'eau.

Un peu d'adresse, des mains sûres et une certaine patience vous aideront à exécuter cet exercice d'équilibre. Observez bien la base de votre trépied de façon à former un triangle équilatéral. Un verre d'eau vide serait plutôt à conseiller pour une première expérience !



7. Recouvrez un verre d'eau vide d'une feuille de papier transparent et tendez-la bien, comme la peau d'un tambourin en la maintenant solidement au moyen d'un ruban gommé. Placez une pièce de monnaie au centre. Puis, au moyen d'une cigarette allumée, voyez combien de petits trous vous pourriez percer dans le papier tout en ne compromettant pas l'équilibre de la pièce de monnaie.

Il n'est guère possible de dire au juste de combien de trous vous pourriez garnir votre papier. Cependant, 20 à 25 perforations pourraient être faites assez aisément. Le tout est de percer le papier symétriquement autour de la pièce de monnaie, assez rapidement et d'une main sûre. Prenez garde de ne pas élargir les trous.



8. L'exercice qui va suivre n'est pas très esthétique. Cependant, quand il est pratiqué par plusieurs personnes, il ne manque pas de piquant. Il s'agit de tirer la langue et de rester un long moment dans cette position. 30 secondes au moins.

Une personne normale pourrait garder la langue dehors indéfiniment. Mais, condition essentielle, la langue ne doit ni trembler ni bouger. De là la difficulté.



9. Déchaussez-vous complètement et étendez-vous sur un canapé. Demandez à quelqu'un de vous chatouiller légèrement, à tour de rôle, chacune des plantes de pieds au moyen d'un crayon ou d'une allumette. L'attouchement devrait être fait dans le sens de la longueur du pied et vice versa.

Si vos nerfs sont en bon état, il vous sera impossible de ne pas crisper vos orteils à chacun de ces attouchements.



10. Toujours déchaussé, agenouillez-vous sur un coussin posé sur une chaise à dossier droit. Chargez un ami de vous administrer des coups légers, au moyen d'une règle, sur la cheville, à la base du tendon d'Achille — c'est-à-dire au sommet du talon.

Si les nerfs de la « victime » sont en bon état et si le coup est judicieusement administré, le pied doit normalement fléchir.

IL FAUT BOMBARDER LE JAPON

Le sénateur américain Thomas possède une connaissance unique des affaires japonaises, aussi bien que du peuple nippon. Pendant trente-cinq ans, il a vécu comme missionnaire au pays du Soleil-Levant et, par la suite, il a visité tous les pays de l'Extrême-Orient. Les officiels de Washington, lui reconnaissant la qualité d'expert en affaires orientales et internationales, l'ont invité à s'asseoir aux côtés de M. Cordell Hull au cours des conversations officielles entre le gouvernement des Etats-Unis et le délégué du Japon Kurusu, quelques jours avant que Tokio ne déclenchât son attaque-surprise dans le Pacifique.

Notre guerre dans le Pacifique demande une série d'actions décisives. Nous ne pouvons pas remporter la victoire en nous cantonnant dans la défensive.

Lorsque je proclame : « Bombardons le Japon », je me base sur une expérience acquise au cours de trente-cinq années de séjour dans ce pays.

Le Japon doit être frappé sur son propre terrain. Si nous pouvions, dès demain, lâcher un millier de bombes sur les usines d'armements de Tokio et d'Osaka, nous épargnerions les vies de 50.000 soldats et marins américains. Un nombre, même limité, de pareils bombardements paralyserait le cœur du Japon industriel. C'est donc au cœur que nous devons frapper.

J'étais un jeune homme de vingt-quatre ans, frais émoulu de l'université, lorsque je partis pour le Japon, en 1907. Ma première tâche fut de m'atteler à l'étude de la langue que j'étais bientôt en mesure d'enseigner.

Mon séjour au Japon coïncida avec la période de préparation, au cours de laquelle furent jetées les fondations des événements qui se sont produits pendant la dernière décade. La force motrice de ce mouvement inquiétant était un sentiment nationaliste intense, et une furieuse détermination de faire du Japon le plus grand pays du monde. Les gouvernants poussaient par tous les moyens le développement de l'instruction et surtout du service militaire. Ces deux objectifs ont été poursuivis avec ardeur pendant quarante ans, et aujourd'hui nous pouvons constater les résultats : le Japon ne possède pas d'illettrés, et tous les Nippons en bonne santé ont reçu un entraînement militaire.

Je ne suis pas d'accord lorsque j'entends dire que les Nippons sont des soldats de deuxième ordre. Le combattant japonais est courageux et capable et ses chefs sont excellents. L'un des généraux japonais est considéré comme le meilleur stratège du monde par une de nos autorités militaires.

Les armées japonaises ont reçu, au cours de deux générations, un entraînement militaire intensif, sous la direction des meilleurs instructeurs recrutés à travers le monde. Elles sont bien équipées, par des usines lesquelles, depuis des dizaines d'années, ont produit un matériel de premier ordre. De plus, les gouvernants japonais ont donné à leur armée, approximativement, une guerre par décade, depuis 1894. Les militaires nippons sont des soldats du champ de bataille et non pas des stratèges en chambre.

Si quelqu'un doute encore de la terrible efficience du commandement nippon, qu'il examine de près les événements qui ont pris place au cours du premier jour de la guerre. On ne trouve pas d'exemples, dans l'histoire, d'une nation qui ait déclenché des hostilités sur une grande échelle avec une telle promptitude et une telle rapidité : Pearl Harbour, Wake, les Philippines furent attaqués en même temps avec une énergie peu commune. Les Japonais ont su frapper simultanément dans toutes les directions. Ce fut là un spécimen magnifique de la traîtrise parfaitement organisée. Et, du point de vue purement militaire, il faut reconnaître que le Japon a remporté un réel succès.

Les Japonais sont pleins de confiance sur l'issue de cette guerre. Ils ne craignent qu'une seule chose : que leurs ennemis ne parviennent à porter la guerre jusque dans leurs foyers et dans leurs installations industrielles. Ils combattent à de grandes distances de leurs centres, afin d'éviter les horreurs de la guerre à leur chère patrie.

La marine de guerre nippone est la première ligne de défense des îles, et pour peu que la guerre se prolonge, elle deviendra l'instrument vital, car seules les communications maritimes pourront assurer la liaison entre la métropole et l'empire japonais. Si les Nations Unies arrivent à détruire complètement la flotte japonaise, elles auront gagné la guerre. Mais cette tâche est particulièrement difficile, impossible, pensent certaines personnes.

Dès lors, le procédé le plus rapide et le plus économique de liquider notre conflit avec le Japon consistera à bombarder ses centres industriels, ses usines, ses chantiers navals, ses arsenaux et ses entrepôts. La plus grande faiblesse du Japon réside dans la concentration de toutes ses industries en une zone facile à repérer par les airs.

Sur mon bureau s'étale une carte du Japon, qu'a dressée, à mon intention un cartographe chinois. J'y ai marqué les 63 villes et localités que j'ai visitées, et j'ai entouré d'un « cœur rouge » les centres d'armements de l'île. Ces cœurs, j'espère que nous serons bientôt en mesure de les frapper durement.

Les villes industrielles du Japon s'élèvent sur deux grandes lignes de communications, qui s'appellent « Hokaïdo » et « Tokaïdo ». Hokaïdo court du sud au nord, en partant d'Aomori pour aboutir à Tokio : Tokaïdo part de Tokio et court transversalement d'est en ouest en passant par Osaka, Kyoto et Moji. A l'occident, elle se prolonge en Corée et en Mandchourie.

La rencontre de ces deux routes constitue le nœud vital du Japon. Si nous arrivons à détruire ce centre, la guerre sera finie !

Il n'est pas de mon ressort d'indiquer par quels moyens techniques ou militaires le Japon doit être bombardé. Les possibilités sont nombreuses. Nous pouvons employer nos bases de Dutch Harbour ou des îles Aléoutiennes, au nord du Japon. Nous pouvons obtenir de la Russie d'autres bases situées dans la presqu'île du Kamtchatka. L'U.R.S.S. possède un terrain d'envol idéal à Vladivostok. Les Chinois contrôlent des bases que nous pourrions utiliser, si nous envoyions des avions sur le continent asiatique sans parler des possibilités nombreuses à partir des porte-avions.

Il serait merveilleux que nous puissions nous frayer une route vers Vladivostok à travers les détroits d'Aomori, dont la largeur, dépassant les 70 kilomètres, permettrait des actions navales. Cette tactique aurait pour résultat de séparer l'île japonaise principale de l'île septentrionale et de couper leur ravitaillement.

Il serait encore plus merveilleux si nous pouvions effectuer un débarquement sur l'île septentrionale, et y installer des bases en vue d'un bombardement continuel de la zone Tokio-Osaka.

L'étude de la carte met en relief les services que pourrait nous rendre l'U.R.S.S. Cette puissance sera pour nous un allié précieux contre le Japon.

LE LUXEMBOURG

le plus petit des pays occupés

Le 3 septembre 1942, l'Allemagne annexait au Reich le grand-duché de Luxembourg. Le gouvernement nazi accordait ainsi aux Luxembourgeois la grande faveur de devenir « citoyens du Reich ». Le gouverneur allemand, le gauleiter Gustav Simon, annonçait immédiatement après que la conscription était obligatoire pour tout homme valide. Il ajoutait que cette décision n'était pas due à des considérations militaires, car, « malgré les lourdes pertes subies par l'armée allemande sur le front oriental, la mobilisation d'une poignée d'hommes n'avait absolument aucune importance ».

La réponse des Luxembourgeois se traduisit par une grève générale contre cet acte de tyrannie. Cette grève, la première qui se produisit dans un territoire occupé, mit dans un état de réelle fureur les nazis qui ne comprenaient pas une pareille attitude. Elle signifiait que les Luxembourgeois escomptaient une défaite allemande, alors que les armées du Reich remportaient partout des victoires retentissantes. Cela dépassait les bornes du bon sens. En tout cas, il fallait agir vite pour donner une bonne leçon aux Luxembourgeois et un avertissement à ceux qui seraient tentés de les imiter. Les chefs de la grève furent arrêtés et exécutés sur-le-champ et, à leur tête, Heinrich Adam qui avait donné le signal de la grève.

Malgré tout, celle-ci persista. Cela amena les nazis à organiser des déportations en masse. De plus, un dirigeant notoire de la Gestapo, le nommé Berkelmann, s'est juré de placer sous son joug les 300.000 habitants du duché. Des Allemands remplacèrent les Luxembourgeois dans les usines jusqu'à la complète soumission du pays ; de nombreuses sanctions seront prises contre les récalcitrants.

Du jour où l'Allemagne envahit le Luxembourg, c'est-à-dire depuis le 10 mai 1940, le rêve de Hitler était d'incorporer ce territoire au Reich. Dans l'élaboration de ce plan, il prit en considération que les Luxembourgeois étaient des « frères consanguins », parlant l'allemand, et il ne doutait pas que ceux-ci apprécieraient vivement l'honneur qui leur serait fait. Un gauleiter fut désigné et des fonctionnaires nazis prirent en main l'administration civile du pays. L'ancienne constitution fut abolie. L'éducation elle-même fut totalement germanisée sous l'égide d'instituteurs allemands, employant des livres de classes en allemand et mettant de côté tout enseignement religieux.

A tous ces procédés, le peuple ne pouvait opposer qu'une résistance passive.

Des actes de courage individuels peuvent être tous les jours enregistrés sur ce territoire. Avant l'invasion allemande, les Luxembourgeois avaient pris la résolution de ne pas résister en cas d'agression de leur puissante voisine. Dès l'automne et au cours de l'hiver 1939, ils assistèrent impuissants aux concentrations de troupes sur leurs frontières, tout en se rendant compte que celles-ci visaient à l'invasion de leur pays. Ils n'approuvèrent pas la suggestion du prince Félix, le mari de la grande-duchesse, d'accroître les effectifs de l'armée, qui se montaient à ce moment-là à cinq mille hommes, pour retarder l'avance allemande par la destruction de ponts et la pose de mines sur leurs frontières. Ils ne firent pas non plus appel aux forces françaises stationnées à proximité. Résignés, ils assistaient aux préparatifs qui devaient amener l'asservissement de leur petit pays.



Aujourd'hui, voyant qu'ils ne peuvent vivre sous le régime nazi, les Luxembourgeois mènent une guerre souterraine sans merci. Une ligue secrète organise grèves et sabotages et les nazis ont bien du mal à freiner un mouvement qui va s'amplifiant.

Récemment, devant l'attitude courageuse de ce peuple, M. Anthony Eden radiodiffusa un message à leur intention. Il déclara que la Grande-Bretagne assistait avec admiration et sympathie à l'héroïque résistance du peuple luxembourgeois. Il leur affirma que « la puissance sans cesse accrue des Nations Unies était une garantie certaine de la libération définitive de leur pays ».



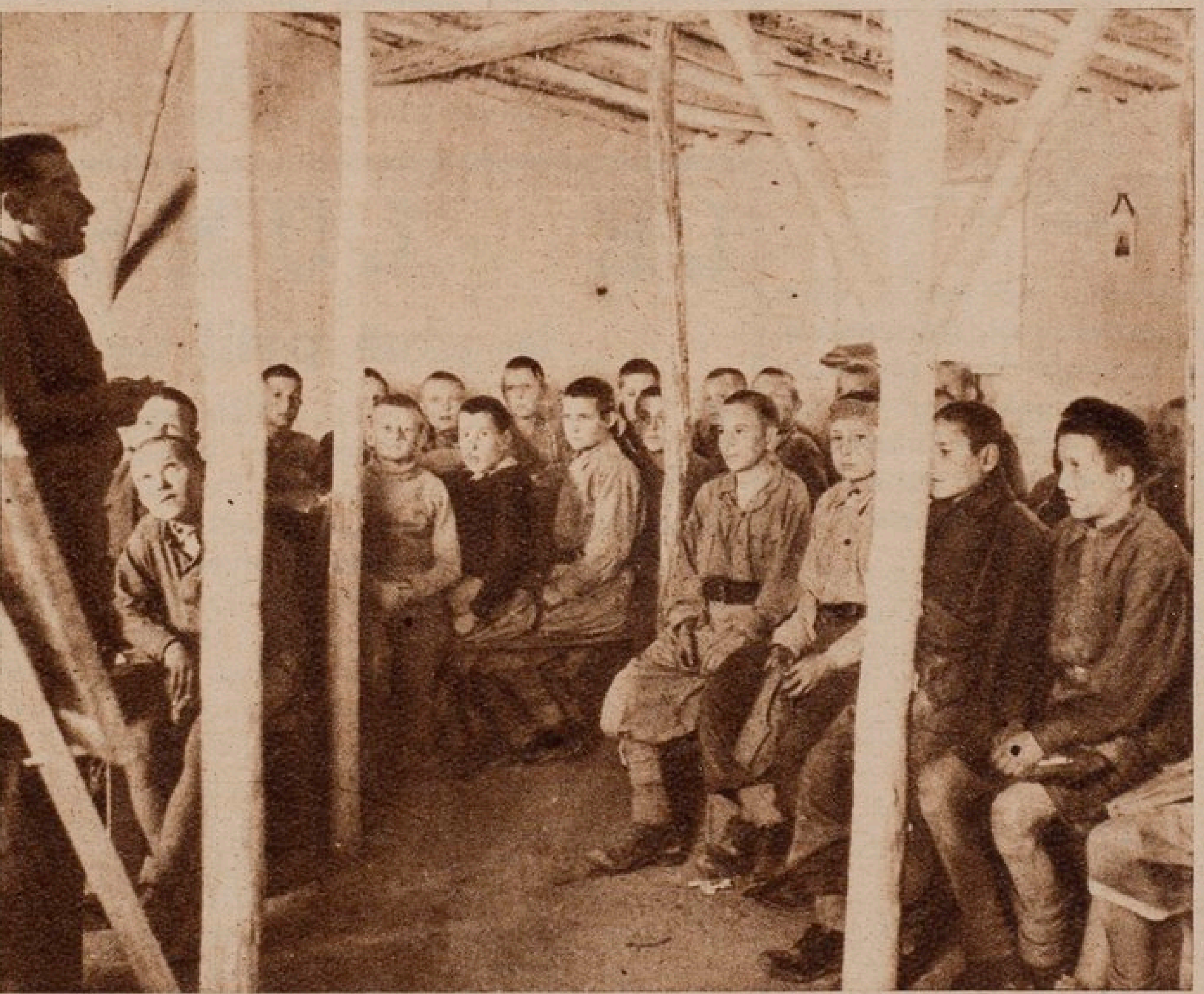
Il neige à Téhéran. Les enfants polonais reçoivent des vêtements chauds.

L'IRAN a accueilli des enfants polonais

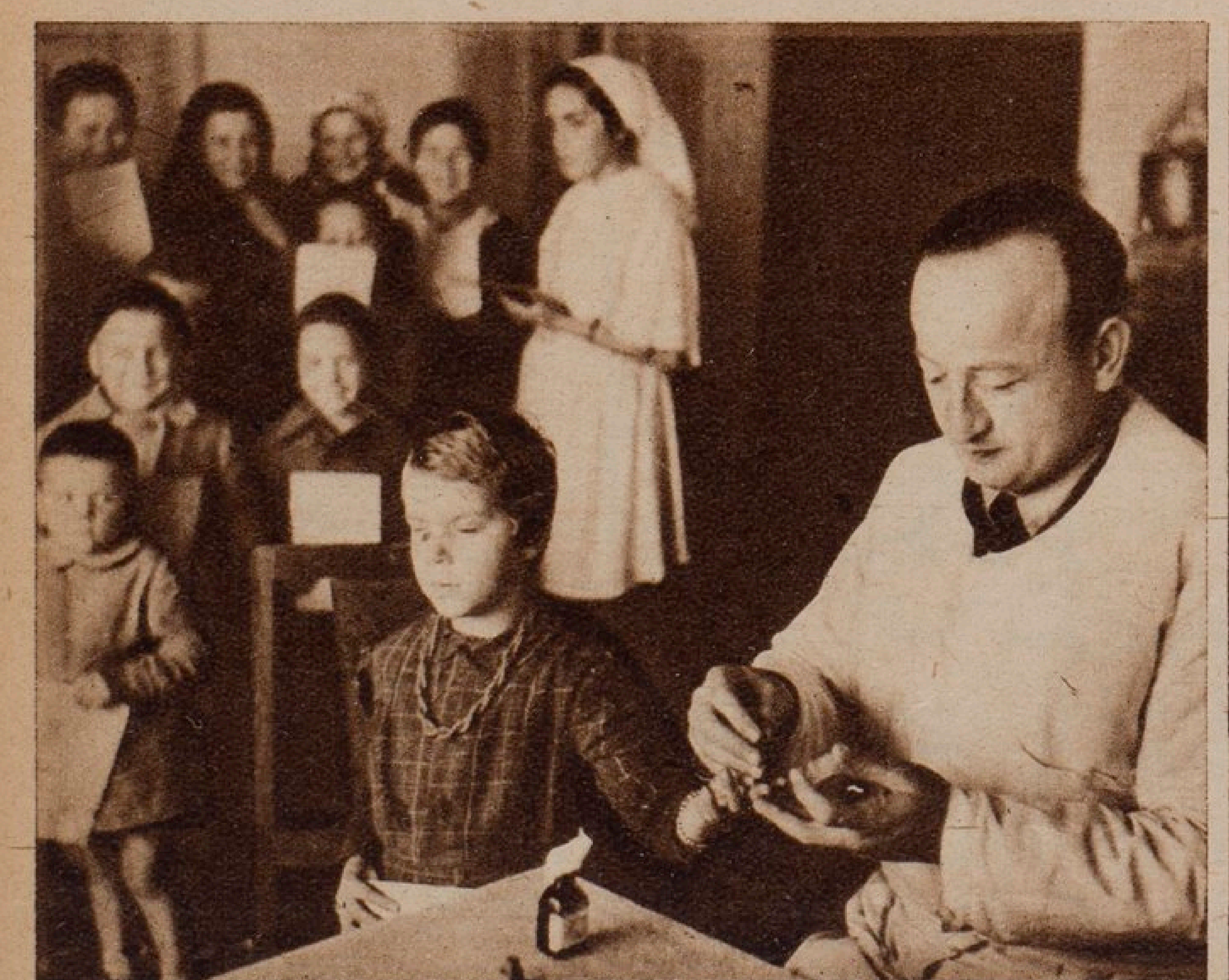
L'invasion de leur pays par les armées nazies a amené des milliers de Polonais à chercher refuge en territoire soviétique. L'Iran a accueilli une grande partie de ces fugitifs. A travers ce pays, de nombreux réfugiés des deux sexes ont trouvé un asile, en attendant leur incorporation dans l'armée polonaise ou leur rapatriement.



Dans leur camp, des jeunes filles suivent des cours pratiques de cuisine. Elles deviendront des maîtresses de maison parfaites.



Des enfants polonais portant l'uniforme apprennent l'anglais. Des soins sont donnés pour leur développement physique et moral.



Un médecin polonais en train d'effectuer une prise de sang sur une jeune réfugiée en présence de ses camarades intéressées.



A travers les collines recouvertes de neige, les enfants polonais se livrent à divers jeux, sous l'œil d'un officier britannique.

L'AMÉRIQUE LATINE ET LA GUERRE (SUITE)

aussi grande que celle qui sépare New-York du golfe Persique ou San-Francisco de la côte chinoise. Et ils ajoutent : comment, dans ces conditions, les Américains pourraient-ils nous défendre ?

La réponse est simple : l'aide américaine parvient aussi bien au golfe Persique qu'à la Chine.

LE CHILI
ET LES CHILIENS

Le Chili est le seul pays de l'Amérique latine qui ait un gouvernement de Front Populaire. Son président Pedro Aguirre Cerda a été élu en 1938. Il était le candidat des partis de gauche — radicaux, socialistes et communistes — contre Ross, le candidat de la droite. Le Front Populaire a gagné la bataille de la présidence par une très faible marge de près de 4.000 votes sur 443.000. Et encore cette victoire n'a-t-elle été rendue possible que grâce aux voix des nazis ! En effet, les nazis avaient leur propre candidat Ibanez. Celui-ci, sentant qu'il n'avait aucune chance de réussir et étant en conflit avec les conservateurs, prêta l'appui de ses partisans au Front Populaire afin d'assurer l'échec de ses ennemis de la droite. Ceci peut donner au lecteur une idée de la complexité de la politique intérieure chilienne.

Le Front Populaire et son président sont franchement pro-Etats-Unis. Mais ils ont à compter avec une opposition trop forte et c'est sans doute là une des explications de leur attitude extrêmement prudente dans le conflit actuel. Ce n'est que treize mois après l'entrée en guerre des Etats-Unis qu'ils décidèrent la rupture des relations diplomatiques avec l'Axe.

Le pays compte 4.600.000 habitants seulement, mais son importance politique est bien plus grande que le chiffre de sa population ne pourrait le faire croire.

Le Chili vit de ses exportations de nitrate et de cuivre. Ses clients principaux étaient avant la guerre l'Europe et le Japon. Mais ces clients lui échappent ou presque, et le Chili se tourne vers les Etats-Unis. Bien que les achats américains au Chili aient considérablement augmenté ces derniers temps, l'équilibre économique du pays n'a pas encore été rétabli.

Le Chili a une grande importance stratégique. Si le canal de Panama était rendu impraticable pour la marine américaine, celle-ci ne pourrait se déplacer de l'Atlantique au Pacifique et vice versa qu'en empruntant le détroit de Magellan ou en contournant le cap Horn. Or, le détroit coupant le territoire chilien, et les eaux qui entourent le cap Horn étant plus ou moins sous le contrôle chilien, il est important que les Etats-Unis entretiennent des relations amicales avec le Chili.

De plus, le Chili a sur le Pacifique des côtes excessivement longues, et celles-ci pourraient jouer un rôle important dans la guerre actuelle du Pacifique.

Notons enfin que le Chili possède une flotte excellente, la plus forte parmi celles des Etats de l'Amérique latine.

LE MEXIQUE
EN GUERRE

Le Mexique est en guerre contre l'Axe aux côtés des Nations Unies et les relations entre les Etats-Unis et le Mexique sont maintenant excellentes. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Lors de l'autre grande guerre, le Mexique était résolument hostile aux Etats-Unis qui eurent même à bombarder Veracruz.

Tout de suite après la guerre, les Américains réalisèrent qu'ils avaient tout intérêt à avoir sur leur frontière méridionale un pays ami, et ils s'évertuèrent depuis lors à améliorer leurs relations avec les Mexicains.

Ceux-ci, flattés d'être l'objet des avances de leurs puissants voisins, orientèrent de plus en plus leur politique vers la politique de solidarité de l'hémisphère occidental prônée par les Etats-Unis. Lorsque, en 1938, le président Cardenas expropria les sociétés pétrolières américaines et anglaises, les Etats-Unis ne prirent aucune mesure coercitive à l'égard du Mexique. M. Cordell Hull déclara simplement que les Etats-Unis ne mettaient pas en question le droit du gouvernement mexicain d'exproprier la propriété étrangère, mais il espérait et demandait qu'une juste compensation fût payée aux sociétés en cause.

Cette attitude conciliatrice convainquit définitivement des Mexicains du sincère désir des Américains de mettre en pratique la politique du bon voisinage annoncée par Roosevelt depuis son élection à la présidence des Etats-Unis.

L'entrée du Mexique en guerre signifie surtout que les Etats-Unis pourront utiliser les bases mexicaines aériennes et navales du Pacifique.



Beauté, mon doux souci...

Pour avoir UN JOLI TEINT

Avoir un joli teint, n'est-ce pas le rêve de toutes les femmes ? Et de quels sacrifices ne se sentent-elles capables lorsque, inopinément, leur visage se fleurit d'un acné ou de rougeurs suspectes ?

On ne guérit pas en quelques heures d'un mal qui a des causes profondes, mais chaque femme devrait savoir que ce mal, au lieu d'avoir à le guérir, elle aurait pu l'éviter, car il s'agit, presque toujours, d'une mauvaise circulation capillaire, due au fonctionnement défectueux du foie ou au déséquilibre des glandes. En bref, nous sommes devant une intoxication.

Mais la diététique est là, prête à jouer son rôle, pour peu que l'on veuille bien scrupuleusement observer ses règles dont les premières sont l'interdiction absolue de la charcuterie, gibiers, intérieurs d'animaux, crustacés, coquillages, poissons gras, conserves, fritures, sauces lourdes, alcool, café, chocolat.

Des aliments laxatifs, des boissons diurétiques seront consommés de façon continue. Ce seront des compotes de fruits, des légumes verts parmi lesquels la laitue. La chicorée et les carottes sont également indiquées.

On peut aussi n'avoir recours qu'aux fruits pour assurer une désintoxication complète. On peut parfaitement se maintenir en équilibre de poids en absorbant pendant trois jours rien que des fruits et du lait.

La cure lactée est également à recommander. On sait l'avantage d'un régime pareil pour velouter le teint, on pourrait donc se nourrir pendant trois jours de 2 à 3 litres de lait, à moins de vouloir alterner les tasses de lait avec des tasses de tisanes.

Il me reste encore à parler des régimes à base de fruits et de légumes râpés, régime qui a de fervents adeptes en raison de ses propriétés vivantes et atoxiques. Certaines beautés contemporaines affirment devoir leur fraîcheur et leur ligne à ce régime-là. Imitons-les donc.

On sait que les légumes verts se réduisent en jus aussi aisément que les fruits, ils peuvent même s'incorporer à ceux-ci, ce qui produit un mélange savoureux et dont le goût est interchangeable à l'infini, selon que l'on emploie tel légume avec tel fruit ou avec tel autre. Quant aux carottes, navets, betteraves, etc., on les râpe et on les mélange au jus de légumes verts et même au jus de fruits, ce qui constitue des mets fort appétissants.

Et, pour finir, voici quelques menus qui sont en même temps fortifiants et décongestionnants :

I

Petit déjeuner : *un pot de lait caillé, 200 grammes de fruits frais.*

Déjeuner : *hors-d'œuvre végétal, riz à la tomate, salade, fromage, fruits.*

Diner : *bouillon de légumes, 250 grammes de chicorée cuite ou d'épinards, biscuits et confiture. Une tasse de tilleul.*

II

Petit déjeuner : *une tasse de petit lait, 200 grammes de fruits frais.*

Déjeuner : *40 grammes de radis, 200 grammes de carottes râpées, 100 grammes de salade mixte, fromage et fruits.*

Diner : *crème d'avoine, 200 grammes de carottes à l'eau ou au beurre rajouté, salade crue assaisonnée au citron, compote de pruneaux.*

III

Petit déjeuner : *porridge, 200 grammes de fruits frais.*

Déjeuner : *hors-d'œuvre végétal, 200 grammes de purée de pommes de terre, 200 grammes de légumes verts, riz au lait, fruits.*

Diner : *potage aux pommes de terre, légumes cuits (200 grammes), compote de pruneaux.*

ANNE-MARIE



LES WAAFS au travail

Au cours de manœuvres aériennes, quelque part dans le nord de l'Angleterre, des Waafs notent les points où les « bombes » lâchées par les aviateurs sont tombées. Dans les services auxiliaires, les femmes britanniques rendent à l'armée des services appréciables.

SAVEZ-VOUS BIEN VOUS COMPORTER ?

CHEZ VOUS

Vous habitez dans un grand immeuble et, à cause de cela, vous n'êtes pas seule. Il vous faut compter avec vos voisins, sous peine de passer pour un sauvage et une personne mal élevée.

Vous aimez la T.S.F. Vos voisins ne l'aiment pas, ou du moins ils n'ont pas envie de l'entendre au même moment que vous.

Une T.S.F. doit être réglée de manière à n'être pas entendue hors de l'appartement où elle fonctionne.

« LA NUIT EST A NOUS »

Ainsi s'intitulait un des premiers films parlants. Ne soyez pas de ces gens qui, s'imaginant que la nuit est à eux, en profitent pour vivre la nuit comme le jour, sans vouloir se souvenir que la grande majorité de ceux qui les entourent ont besoin de dormir la nuit.

Entre 11 heures du soir et 7 heures du matin, respectez le silence indispensable au repos d'autrui.

Si vous rentrez tard, ne faites pas de bruit, ne faites pas claquer les portes, ne chantez pas à tue-tête.

Le matin, si vous devez vous lever très tôt, prenez les mêmes précautions. Ne laissez pas retentir indéfiniment la sonnerie de votre réveille-matin. C'est vous qui devez vous réveiller et non les habitants de l'immeuble tout entier.

« MOI, J'IGNORE MES VOISINS »

C'est là une heureuse formule si elle signifie seulement que vous êtes ennemie des commérages et des potins. C'en est une mauvaise si vous exprimez par là que la tranquillité des autres vous importe peu.

Si vous devez avoir chez vous un bal ou une soirée susceptible de se prolonger assez tard dans la nuit, vous avez le devoir de prévenir vos voisins immédiats, ceux d'à côté, ceux du dessus, du dessous, et de vous excuser à l'avance de la gêne que vous pourrez leur occasionner. De plus, à partir de minuit, vous ferez en sorte que vos invités limitent leur exubérance.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Avez-vous lu dans les journaux de ces jours derniers qu'un projet était à l'étude pour relier New-York au Caire par un chemin de fer et n'avez-vous pas tressailli d'aise en prenant connaissance de cette information ?

Je vous avoue que, pour mon compte, un léger frisson m'a parcouru le corps en envisageant toutes les perspectives que demain nous réserve, et je me suis laissé aller à de bien agréables rêveries. « Demain c'est la grande chose », disait Victor Hugo. C'est vrai, et les grandes choses de demain sont bien faites pour surprendre nos cerveaux retardataires et nous causer les mêmes émerveillements qu'un bambin devant des jouets trop beaux et qu'il craint de toucher.

Demain donc, ma cousine, quand j'irai vous dire adieu à la gare, ce ne sera sans doute pas pour un voyage jusqu'à Alexandrie ou à Port-Saïd, non plus pour un déplacement plus important jusqu'à Beyrouth, Ankara ou Paris, mais bien peut-être pour une expédition lointaine au pays de l'Oncle Sam. N'ouvrez donc pas de grands yeux en disant que la chose est impossible et le projet irréalisable... Des experts plus compétents que vous et moi en la matière en ont jugé autrement et la preuve en est que la nouvelle a paru « noir sur blanc » pour nous enlever toute espèce de doute sur son authenticité.

Oui, demain c'est la grande chose, et demain nous réserve bien d'autres sujets d'étonnements. Nous nous promènerons ainsi en hélicoptère, comme nous le faisons aujourd'hui sur des voitures à chevaux. Grâce à cet appareil volant que chacun pourra avoir sur la terrasse de sa demeure, au grand dam de nos chambres de lessive que nous serons obligés de déménager à la cave, il nous sera possible, sans prendre l'ascenseur de descente et sans fouler aucune chaussée, de débarquer en quelques minutes sur le toit d'une maison amie. Peu importe la façon dont nous serons reçus, et même si nous tombons là comme un « cheveu dans la soupe », force sera à nos hôtes de nous accueillir chaleureusement et de nous ouvrir toutes grandes les portes de leur home, car les lois de l'hospitalité seront, je l'espère, toujours les mêmes.

A moins que demain nous apporte tellement de bouleversements que la bienséance elle-même revête de tous autres aspects...

Mais j'espère bien que non, ma cousine, et que seuls nous attendent des progrès dans tous les domaines.

Et à la veille de ce grand demain, aux horizons particulièrement lumineux, laissez-moi vous baiser les deux mains bien chaleureusement.

Votre cousin
SERGE FORZANNES

POUR NOS PETITS

Pour l'enfant qui vient de naître, le meilleur des aliments est le lait maternel. Si l'on ne peut l'allaiter, c'est le médecin qui doit indiquer la nourriture qui convient à bébé. Plus tard, lorsqu'il atteint un an, il est nécessaire de varier l'alimentation et de veiller à la donner à heures régulières. Voici un menu pour enfant de 12 à 15 mois :

Le matin : un jus de fruits.

Vers 8 heures : une bouillie au lait.

10 heures : 150 ou 200 grammes de lait.

12 heures 30 : une purée de légumes (alternez les féculents avec épinards, carottes ou salades cuites).

16 heures : 150, à 200 grammes de lait.

19 heures : une bouillie au lait.

On peut ajouter, le soir, une compote de fruits choisis bien mûrs, remplacer la bouillie lactée par un bouillon de viande avec tapioca ou semoule. Si l'enfant le digère bien, on peut ajouter un jaune d'œuf très frais à la purée de midi.

A partir du dix-huitième mois, on diminue le nombre des repas, en en augmentant l'importance. Dès ce moment, on peut donner à bébé des pâtes cuites à l'eau, des gâteaux de semoule ou de riz, même un peu de viande hachée ou quelques bouchées de cervelle (tous les deux jours).

Enfin, apprenez à votre enfant à manger, sans faire de caprice, ce que vous lui offrez. Apprenez-lui à mâcher et à manger lentement.

Ne le forcez pas à manger plus qu'à sa faim, il n'en grossira pas davantage et sera malade. Mais consultez un docteur si vous vous apercevez que son poids est en train de baisser. Cela serait plus prudent.

PETITS TRUCS

bons à connaître

Les souliers de soirée sont délicats et exigent des soins spéciaux. Pour en enlever les taches, on emploie un mélange d'essence et de poudre de magnésie. Il faut faire attention à ne pas faire des auréoles. On réussit à enlever des taches récentes en frottant avec un morceau d'ouate imbibé d'alcool chauffé au bain-marie, loin du feu. Cette façon de procéder est surtout excellente pour les chaussures de brocard, de soie ou de satinette.

Pour nettoyer les pierreries (diamants ou autres), brossez-les avec un mélange fait de blanc d'Espagne et d'eau. Rincez-les dans de l'eau tiède savonneuse. Faites-les tremper dans un bain d'alcool. Séchez-les dans un linge chaud ou, ce qui est préférable, dans de la sciure de bois.

DES CHAUSSURES pour l'hiver

Nous sommes en pleine saison de rhumes, grippes, refroidissements, car l'humidité est parfois infiniment plus malsaine que le froid. Elle nuit à votre santé, car c'est elle qui vous vaut un nez rouge et une peau fripée.

Une bonne chaussure d'hiver doit être souple, afin de ne pas comprimer le pied — ce qui est une entrave à toute bonne circulation sanguine normale — et en même temps présenter un certain maintien afin d'éviter les pieds tournés et les entorses, toujours à craindre si l'on n'est pas d'aplomb dans ses souliers.

Une bonne chaussure doit également présenter une semelle rigoureusement imperméable, et jamais autant qu'en cette saison vous ne devez faire attention à la qualité des cuirs qui vous sont offerts par les fabricants.

C'est pourquoi, réservant les chaussures trop décolletées pour le soir, les femmes doivent veiller à adopter pour le jour, les courses, le travail, des souliers couvrant entièrement le pied et préférer le type « Richelieu » au type « sandales » trop découpés sur les côtés.

La coquetterie peut fort bien se concilier avec l'hygiène et la santé.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Glenda Thumb » (Istanbul)

Vu le manque de place, je ne puis répondre qu'à votre première question. Vos mesures sont bonnes, sauf celles de vos bras. Vous pouvez développer ceux-ci en faisant chaque matin des exercices avec des haltères de 500 grammes dans chaque main. Vous pourrez rapidement vous « étoffer », surtout à votre âge, car vous êtes encore en plein développement.

Nièce « J'aime la vie »

Je vous remercie pour votre lettre. Elle m'a vraiment fait du bien. D'habitude, mes lectrices m'écrivent pour se plaindre et gémir de ce que la vie est trop dure. Tandis que vous, malgré vos soucis, regardez les choses bien en face et ne vous laissez pas abattre par l'adversité. Bravo encore une fois.

Nièce « Embarrassée »

Laissez agir le temps. Ne parlez plus à cette voisine querelleuse, mais ne la provoquez pas inutilement. Quand elle se calmera un peu, elle finira bien par réaliser ses torts et voir que vous êtes innocente. C'est en se défendant le moins possible que l'on sort victorieuse de ce genre de disputes.

Nièce « Triste et déçue »

Pour votre taille, vous devez peser 48 kilos ; vous n'avez donc que deux kilos à perdre. Je vous félicite pour votre tenue vis-à-vis des jeunes gens. Vous devez vous secouer un peu. Pourquoi ne vous abonnez-vous pas à un club sportif ou la Y.W.C.A. ? Vous y rencontrerez des jeunes filles de votre âge, vous ferez un peu de sport ensemble et cela vous aidera à combattre votre cafard.

Nièce « Zizi-Bambula » (Izmir)

Essayez l'onction suivante : beurre de cacao : 30 gr. ; vaseline : 10 gr. ; teinture de benjoin : 10 gr. ; oxyde de zinc : 5 gr. ; essence de roses : 2 gouttes. Ou bien frictionnez-vous avec : lait virginal : 100 gr. ; glycérine : 50 gr. ; borax : 5 gr.

Nièce « Indécise »

Le fait que vous hésitiez ainsi entre deux hommes prouve tout simplement que vous n'aimez aucun de vos prétendants. Pourquoi êtes-vous tellement pressée de vous marier ? En tout cas, le jeune homme dont vous me parlez en second lieu paraît vous convenir le mieux.

Nièce « Smart »

Adressez-vous à une librairie de votre ville. Là on vous renseignera beaucoup plus utilement. Je sais qu'à Izmir, comme dans toute la Turquie d'ailleurs, la plupart des journaux de modes anglais et américains sont vendus. Pour vos engelures, employez la pommade suivante : menthol : 3 gr. ; salol : 4 gr. ; huile d'olive : 4 gr. ; laudanum : 10 gouttes ; lanoline ou vaseline : 100 gr. ; huile camphrée : 10 gr. ; baume du Pérou : 1 gr.

Nièce « Victoire britannique »

Pour vos rides, employez une de ces bonnes crèmes nutritives que l'on vend partout dans le commerce. Vos ongles se cassent parce que votre santé ne doit pas être bonne. Consultez un docteur. Vous êtes en train de faire de la décalcification. Ne laissez pas traîner ce mal, il pourrait dégénérer en une grave anémie.

Neveu « Elie d'Izmir »

Ne soyez pas superstitieux. C'est ridicule qu'un jeune homme de votre âge se laisse ainsi impressionner par des racontars de bonne femme.

Neveu « L'imprimeur » (Istanbul)

Les articles cités ne peuvent être reproduits sans autorisation de l'auteur.

Neveu « Denis »

Je suis contre le divorce et je ne trouve pas que vous devriez quitter votre épouse pour cette autre jeune femme. D'ailleurs celle-ci, si elle est tellement pratiquante, refusera de vous épouser et vous risqueriez fort de vous trouver tout seul. Réfléchissez. Ne prenez pas de décision à la légère. Votre femme aura un choc terrible si vous la quittez après tant d'années de mariage. Pensez à tout cela et essayez d'agir comme un honnête homme. Ecrivez-moi souvent et dites-moi ce que vous comptez faire.

Neveu « Galage »

Pour que ces boutons disparaissent, vous devez faire une cure de légumes et de fruits, manger seulement de la viande grillée, éviter les sauces, les conserves, les salaisons, la charcuterie et, surtout, la moutarde et le vinaigre. Buvez très peu de café et de thé. Vous vous porterez mieux immédiatement.

TANTE ANNE-MARIE

GUERILLA AUX INDES NEERLANDAISES

Le nom de l'auteur de cet article, qui a récemment fui les Indes Néerlandaises pour se rendre en Australie, ne peut être divulgué, plusieurs membres de sa famille se trouvant encore en territoires occupés par les Japonais. Nos lecteurs liront avec intérêt ce récit de l'action des guérilléros américains et hollandais contre les troupes nippones, en plein cœur des îles néerlandaises.

Radio-Tokio venait de radiodiffuser en hollandais à l'adresse des Indes Néerlandaises l'information suivante : « Les forces impériales japonaises ont mis fin à toute résistance en territoire occupé et le calme est maintenant complètement rétabli. »

Dans un camp camouflé, installé en plein cœur de la jungle, à Sumatra, des hommes à l'uniforme vert et des troupes indigènes furent pris d'un gros éclat de rire. Ils venaient justement d'effectuer une patrouille contre les lignes japonaises, au cours de laquelle ils avaient détruit un pont juste au moment du passage de troupes sur des chars d'assaut, tuant une centaine d'hommes, s'emparant de ravitaillements et semant la panique et la confusion dans les rangs ennemis.

Ces combattants ne sont qu'une petite partie de toutes les formations hollandaises qui mènent dans la jungle une guerre sans merci contre les troupes nippones. A travers les longues routes des îles de l'Archipel, ils mènent lentement, mais sûrement, une guerre sourde et meurtrière, mettant l'ennemi en branle-bas et lui portant les coups les plus rudes aux moments propices.

La guérilla qui se livre dans les Indes Néerlandaises constitue un troisième front dans le Pacifique. Un commandant me déclara quelque temps avant mon départ pour l'Australie : « Nous détenons ici plusieurs centaines de points vitaux pour les Nippons. »

La guérilla est en plein développement dans les Indes Néerlandaises. Ne confondez pas : il ne s'agit pas là de luttes désespérées et sans portée, mais d'une vraie guerre, avec une véritable armée, parfaitement organisée, et équipée d'une façon remarquable et prête à mener la lutte durant plusieurs années s'il le fallait.

Quelques-uns des chefs guérilléros entretiennent un contact étroit avec les quartiers généraux en Australie. L'un d'eux me suivit là et, après avoir conféré avec le quartier général, retourna reprendre son commandement dans les îles. Voici ce qu'il raconte des actions de ses troupes dans les profondeurs de la jungle :

« Quand le moment vint pour mon unité de se retirer de ses positions sur la côte, après une dure bataille contre un ennemi dix fois plus fort, nous dûmes marcher durant huit jours à travers des régions arides, des gorges de montagnes abruptes sans pouvoir dormir, presque sans eau et sans nourriture. Bien entendu, l'ennemi essaya de nous poursuivre, mais nous lui jouâmes les tours les plus pendables et, en cours de route, eûmes plusieurs prises avec des patrouilles diverses qui, je dois le dire, n'eurent jamais l'avantage. A telles enseignes qu'un jour, les Nippons me demandèrent par lettre de me rendre. Très naturellement, je déclinai l'offre. Les Japonais songèrent alors à une autre mesure qu'ils pensaient devoir donner de meilleurs résultats. Ils fournirent des fusils aux indigènes et aux Chinois locaux et leur promirent 100 livres pour chaque guérilléro tué. Mais la grande majorité d'entre eux refusa la proposition.

« Nous entreprenons des attaques régulières contre les postes japonais, et frappons seulement quand nous sommes sûrs d'avoir des résultats. Plusieurs de nos services s'occupent de glaner des renseignements sur les mouvements de troupes et leurs points de concentration. A part les aliments que nous pouvons obtenir grâce à nos incursions dans les rangs ennemis, nous nous nourrissons simplement de riz, de fèves, de quelques céréales et parfois de viande. »

D'autres chefs de guérilléros sont en contact constant avec le monde extérieur, grâce à leurs appareils de radio. Un général inscrivit avec son ongle, sur son bureau en bois au milieu de la jungle, l'ordre émanant de Bandoeng, avant que le commandement central fût dissous : « Tous les officiers doivent combattre séparément jusqu'au bout. » Il ne manqua pas d'en informer aussitôt tous ses compagnons.

La jungle offre des terrains propices à la guérilla et celle-ci se poursuivra sans arrêt jusqu'à la délivrance finale des territoires occupés. Pour le moment, les guérilléros, tout en livrant des batailles suivies contre les troupes nippones, préparent en secret des bases, des dépôts de munitions et des points stratégiques pour le jour où l'armée de secours alliée viendra libérer définitivement ces régions.

Dans chacune des îles de l'Archipel, des vivres et des munitions sont soigneusement cachés, des armes, des habillements, jusqu'à des produits pharmaceutiques et des masques à gaz sont entassés dans des endroits impossibles à découvrir par l'ennemi. Des camions et des véhicules de toutes sortes sont peints en vert de la même couleur que la végétation alentour, de sorte que des avions nippons volant en reconnaissance au-dessus des forêts de la jungle ne peuvent les reconnaître. D'autre part, les troupes sont soigneusement entraînées à des actions de grande envergure, pour la capture de colonnes de ravitaillement ennemies et la pose de mines sur les ponts et les routes.



Les guérilléros hollandais mènent contre l'envahisseur une guerre sourde, implacable. Des mitrailleurs se préparent à un coup de main.

Quand je quittai les Indes, je savais que d'importantes opérations de guérillas étaient en préparation à Java, Sumatra, Bornéo, dans les Célèbes, à Timor et en Nouvelle-Guinée. Des dizaines de batailles étaient en cours sur différents autres points. A Java et à Sumatra, les troupes de guérilléros comportent des unités d'Américains, d'Australiens et de Britanniques rattachées aux forces hollandaises.

Dans le sud de Java, autour de Jokyakarta, les guérilléros ont si bien saboté les lignes de communications nippones que les envahisseurs ont vu leurs plans déjoués en ce qui concerne leurs concentrations de troupes sur les côtes du sud pour une invasion éventuelle de l'Australie. De plus, des troupes spécialisées ont semé de dynamites les points importants occupés par l'ennemi. Ces troupes font là un magnifique travail dont les conséquences sont incalculables.

Les guérilléros ont un excellent système d'espionnage qui leur permet d'être au courant de tous les mouvements ennemis. Les soldats hollandais parlent tous en effet la langue indigène. Avec la coopération des populations locales ralliées à leur cause, ils empruntent des vêtements aux habitants et se glissent à travers les lignes nippones. Là ils récoltent des informations précieuses qu'ils reviennent révéler à leur quartier général.

Un lieutenant me raconta comment une petite unité, sous son commandement, parvint à refouler une patrouille japonaise infiniment supérieure en nombre, dans la région de Balikpapan.

« Nous nous étions emparés d'un immense dépôt rempli de vivres, me dit-il. Un ruisseau se trouvait dans les alentours et, bien que nous étions terriblement fatigués, nous ne pûmes résister à la tentation de plonger dans l'eau. Tandis que nous nagions tranquillement, nous fûmes surpris par une patrouille armée jusqu'aux dents et qui ne manqua pas de faire feu sur nous. Comme nous avions laissé nos vêtements sur le rivage, nous ne pouvions que continuer à nager en essayant de nous garer autant que possible des balles qui pleuvaient sur nous. Quand nous fûmes hors de leur portée, nous accostâmes sur la rive. Mais sans vêtements et sans armes que pouvions-nous faire ? Un seul d'entre nous avait un fusil. Nous décidâmes quand même de retourner à la nage à notre point de départ. Quand nous approchâmes du dépôt, nous fîmes un tel bruit avec notre unique fusil que les Japonais crurent avoir à faire à un adversaire supérieur et prirent la fuite. Nous pûmes alors pénétrer, sans danger, dans notre dépôt après nous être habillés. Une fois armés de nouveau, nous n'eûmes plus à craindre que des soldats ennemis viennent nous surprendre dans notre cabane. »

Une autre unité de guérilléros opère près de la côte ouest de Bornéo. Un jour, les Japonais occupèrent leur camp pendant qu'ils étaient sortis. Quand le détachement hollandais revint, une bataille s'engagea dans laquelle les Japonais laissèrent plusieurs morts sur le terrain avant de s'en aller.

Après la guerre, on connaîtra en détail toute l'histoire de ces braves guérilléros qui combattent avec si peu de moyens et d'une façon aussi splendide. En attendant, ces hommes mobilisent une énorme quantité de forces ennemies, tenant solidement des bases qui serviront un jour à l'armée de libération qui viendra chasser définitivement l'adversaire de ces territoires.

RETRAITE FASCISTE

Les Hollandais éprouvaient un grand plaisir à voir des films d'actualités allemands qui montraient des skieurs italiens remontant une pente de terrain à la course. Quand les skieurs arrivaient au sommet et s'apprêtaient à redescendre, les spectateurs se mettaient à crier : « Attention ! Voici les Anglais qui arrivent ! » A ce moment, naturellement, les fascistes dévalaient la pente et disparaissaient à une allure de bolide.

(Star Weekly, Toronto)

GRANDE SOIRÉE au profit des réfugiés hellènes (mères et enfants)

Le 6 février prochain aura lieu une grande fête de bienfaisance au profit des Mères et Enfants Hellènes, sous le haut patronage de S.A.R. le Prince Pierre de Grèce.

Un comité a été formé sous la présidence de S.A. la Princesse Chevikiar, de Lady Lampson, de Mme Casey, de S.E. M.A. Kirk, Ministre des Etats-Unis, de S.E. M. Dimitri Pappas, Ministre de Grèce, du Colonel Bone, représentant de la Croix-Rouge, et du directeur du Service des Réfugiés, M. Mathews.

Cette soirée aura lieu à la résidence de LL.AA. le Prince et la Princesse Pierre de Grèce, gracieusement prêtée pour cette occasion.

Le prix des billets a été fixé à P.T. 200, et pour les militaires à P.T. 100.

Dès que la nouvelle fut annoncée, de nombreuses donations furent adressées à S.A.R. le Prince Pierre de Grèce en vue de secourir et de procurer un peu plus de bonheur et de joie aux déshérités du moment.



L'estimation de l'âge moyen d'une personne est une affaire de psychologie. Quand on a 20 ans, on doit s'imaginer que l'âge moyen est 30 ans. Quand on atteint les 30 on doit croire qu'il est 40 ans. Ne croyez donc pas que vous êtes fort âgée parce que vous avez 35 ou 40 ans.

Cependant, après la vingtaine, vous devez adopter de nouvelles règles de vie. Pour demeurer svelte et mince, mangez moins et ne buvez pas trop. Faites de la marche. Abandonnez-vous la nuit à un sommeil tranquille.

Gardez votre esprit éveillé en ayant toujours un « passe-temps », en lisant et en étant informée sur les événements.

N'oubliez jamais votre massage du visage et votre toilette de nuit en général. Brossez régulièrement vos cheveux. Faites des bains d'yeux.

Nous regrettons que la guerre ne nous permettete pas de produire assez de produits « Icilma » pour l'usage quotidien. Vous pouvez cependant conserver « Icilma » en ne l'employant que dans les grandes occasions pour paraître particulièrement belle.

Nos lecteurs écrivent...

Elisany

● *Vraiment, mon ami, vous ne manquez pas d'humour et, ajouterai-je, d'un certain cynisme. Alors quoi, vous voudriez épouser une vieille rombière à cause de son argent et la voir dans le plus bref délai rejoindre ses aïeux pour, alors, vous unir à l'élue de votre cœur ? Allons, allons, mon cher, êtes-vous sérieux dans ce que vous me racontez ?...*

Lili, veuve désespérée

J'ai 22 ans et suis veuve avec un enfant. Mon mari, qui était soldat, est mort sur le champ de bataille. Un ami d'enfance me demande aujourd'hui de l'épouser, me promettant d'être un père pour mon enfant. Je ne l'aime pas d'amour et j'avais décidé de toujours demeurer fidèle à mon pauvre mari. Conseillez-moi, Horatius, que dois-je faire ?

● *Une seule chose et qui serait la plus raisonnable : épousez votre ami d'enfance qui, par son tact et son affection, ne tardera pas à cicatriser votre blessure. Vous êtes bien malheureuse, j'en suis certain, mais pensez à votre enfant et à l'avenir sombre que vous vous préparez en demeurant dans votre solitude, sans moyens et sans personne pour vous protéger.*

Laurence

● *Oui, je pense que ce jeune homme sera appelé pour le service militaire. En tout cas, le mieux serait, je crois, de patienter encore. Je suis sûr qu'il se laissera toucher par une attitude conciliante et qu'il changera de façon d'être à votre égard.*

Yolande

● *Calmez-vous, chère petite amie, et séchez vos larmes si vite prêtes à couler. Ce « cruel et méchant Georges » vous aime, je vous l'assure, et ne tardera pas à vous donner de ses nouvelles. La chose ne lui est sans doute pas possible en ce moment, puisqu'il se trouve dans l'armée, mais c'est là seulement la raison de son silence. Dormez bien sur vos deux oreilles et attendez.*

Je l'aime

● *Mais puisque vous l'aimez tellement, pourquoi placer votre orgueil avant vos sentiments ? Vous avouez vous-même avoir des torts envers lui et vous être emportée dans cette discussion qui a motivé votre rupture. On se laisse parfois aller à des débordements que l'on regrette après. Faites donc le premier pas et mettez de côté cette fierté, fort mal placée en pareil cas. Vous verrez combien il vous en sera reconnaissant.*

Clairette jalouse

J'ai connu il y a quelque temps un jeune homme qui m'a tout de suite plu et qui n'a pas tardé à m'avouer son amour et son désir de m'épouser dès que sa situation le lui permettrait. Depuis quelque temps, cependant, je le vois flirter ouvertement avec une amie à moi et cela me rend folle de jalousie. Comme je lui reprochais son attitude, il me déclara que c'était moi qu'il aimait et que cette jeune fille lui était indifférente. Cela est-il vrai, Horatius, et dois-je lui faire confiance ?

● *Je pense que devant ce jeune homme vous ne devriez pas faire étalage de votre jalousie, mais au contraire paraître ne vous apercevoir de rien. De votre côté, manifestez-lui une certaine indifférence. Peut-être sera-t-il piqué au jeu et ne cherchera-t-il plus à conter fleurette à vos amies...*

Simon

● *Ah ! monsieur, si l'on pouvait savoir le pourquoi des choses avec les femmes, on serait bien heureux. Mais leur attitude est parfois si déconcertante qu'elle défie tous les raisonnements. En ce qui concerne votre jeune amie, je crois qu'elle ne sait pas elle-même ce qu'elle veut et je vous conseillerai d'attendre qu'elle fasse le premier pas vers vous. Ne dit-on pas, à juste raison, que « la femme est comme votre ombre » ?...*

Lata D. (Istanboul)

● *Votre père étant américain, je pense que vous pourriez très bien faire les formalités nécessaires pour acquérir la nationalité américaine. En ce qui concerne votre deuxième question, il ne serait pas convenable que vous vous rendiez seule à la clinique de ce jeune médecin que vous aimez. Trouvez une occasion pour le rencontrer dans le monde. Du moment qu'il vous sourit chaque fois qu'il vous rencontre et qu'il vous a saluée l'autre jour dans la rue, sans vous avoir été présenté, c'est qu'il s'intéresse certainement à vous.*

Jeune homme indécis

● *Mais oui, mais oui, déclarez-vous tout de suite. Du moment que vous êtes sûr des sentiments de la jeune fille à votre égard, allez aujourd'hui même trouver ses parents et demandez sa main.*

HORATIUS

LES LIVRES

ANTHOLOGIE DE GAULLE

par JEAN GAULMIER

Les Editions France-Levant viennent de nous donner une œuvre qui vient à son heure, et dont l'éditeur, M. Jean Gaulmier, mérite des louanges. Dans ce volume de deux cents pages, agréablement présentées, M. Gaulmier a rassemblé, comme il le dit dans sa note liminaire, « des pages éparses un peu partout ».

« Ils (ses lecteurs) comprendront mieux, après s'être familiarisés avec la pensée du Chef dans toute sa variété, sa richesse, sa profondeur, la chance inouïe que ce fut pour la France de rencontrer un tel homme au milieu des pires catastrophes. »

« C'est dès 1930, nous dit M. Gaulmier, que de Gaulle conçoit l'allure qu'imprimera à la guerre future le moteur manié par une jeunesse ardente, à la fois mécanicienne et sportive. Depuis ce temps-là, il connaît l'amère et exaltante certitude d'avoir raison seul contre tous. »

Le général de Gaulle a écrit nombre d'ouvrages, d'articles et d'études, tous empreints de ces qualités de clairvoyance qui font les chefs. Les voici rassemblés en un petit volume que chaque Français devra lire, comme aussi chaque ami de la France, pour apprécier la valeur de ce grand chef qui passera un jour dans la grande histoire et qui sut relever combien haut le prestige de la France au moment où le sort de ce pays paraissait à tous si sombre.

Remercions M. Gaulmier pour sa louable initiative et souhaitons bon succès à son œuvre.

BIR HAKIM

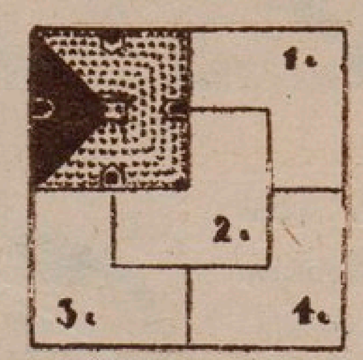
Sous ce titre laconique, un auteur anonyme raconte l'épopée des hommes du général Koenig. Rien de plus qu'un journal, qui semble avoir été tenu au jour le jour : l'exposition chronologique des milliers de faits qui ont enrichi les seize jours de la résistance des Français Combattants dans l'enfer de Bir Hakim. Mais quelle émotion soulèvent ces mots simples, directs : la gloire n'a pas peur du manque d'apparat ! Celle des héros de Bir Hakim est des plus pures : elle perce, flamboyante, malgré la sobriété voulue du style, la simplicité toute militaire des expressions. Cette gloire, on ne peut que l'entrevoir avec des yeux humides : humides d'émotion et d'admiration pour ces soldats dignes des « va-nu-pieds superbes » de l'immortel Hugo.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PUBLIES EN PAGE 16

PUBLIES EN PAGE 16

LE PERE SCRUPULEUX

Voici comment le père divisera son terrain pour donner à ses quatre enfants des petits jardins de surface égale et de forme identique.



L'ILLUSION D'OPTIQUE

La flèche 0 correctement suivie doit aboutir au numéro 8. Le lecteur peut vérifier au moyen d'une règle l'exactitude de cette réponse.

LES 32 POIRES

Jacques s'appelle Dupont (3 poires).

Pierre s'appelle Durand (8 poires).

Jean s'appelle Lefèvre (3 poires).

Paul s'appelle Berger (8 poires).

Soit au total 22 poires qui, ajoutées aux 10 poires reçues par les filles, font 32 poires.

DELASSONS-NOUS...

ETES-VOUS OPTIMISTE ?

1) Préférez-vous la musique joyeuse et légère aux autres genres de musique ?

2) Avez-vous réussi dans vos affaires ?

3) Etes-vous généralement patient lorsque vous vous trouvez dans un embouteillage de la circulation ou dans toute autre situation exaspérante ?

4) Oubliez-vous vite vos déceptions ?

5) Trouvez-vous agréable votre entourage ?

6) Etez-vous habituellement gai, en vous levant le matin ?

7) Avez-vous rarement le « cafard » ?

8) Pensez-vous que la vie vous réserve plus de bonheur que de malheur ?

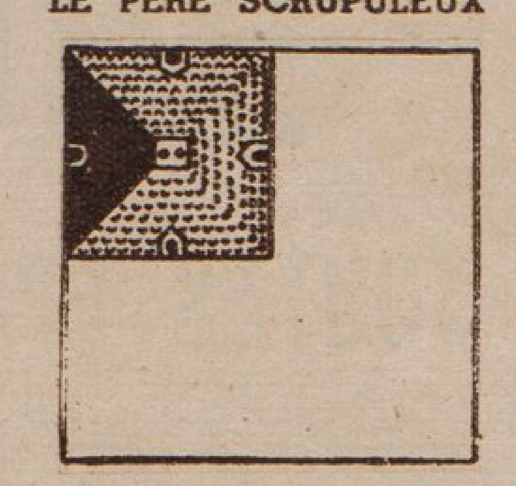
9) Espérez-vous améliorer votre position financière ?

10) Trouvez-vous réussis, la plupart des mariages modernes ?

11) Remarquez-vous ordinairement le côté comique des choses ?

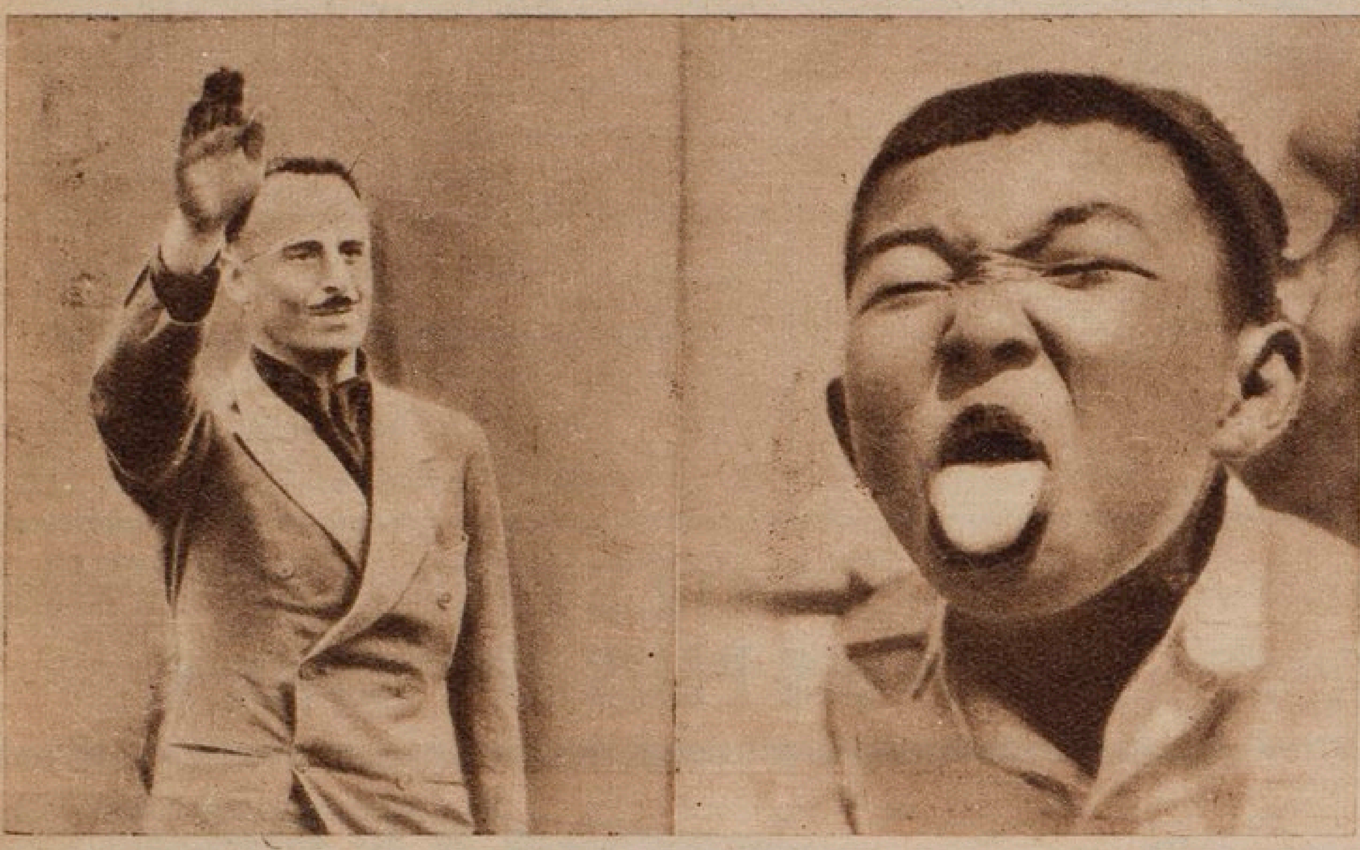
Si vos « oui » sont plus nombreux que vos « non », cela prouve que vous avez une nature optimiste... autrement, vous êtes plutôt de caractère pessimiste.

LE PERE SCRUPULEUX



Le père de quatre enfants possède un terrain de forme carrée. Dans l'un des angles de ce carré, il a fait construire une maison d'habitation qui occupe le quart de la surface du terrain, comme le montre le dessin. Les quatre enfants, désirant faire du jardinage, le père leur distribue les trois autres quarts du terrain, c'est-à-dire toute la surface non bâtie. Mais pour éviter toute jalousie, il s'arrange pour diviser ce terrain libre en quatre parties, de surface égale *et de forme identique*. Comment s'y prendra-t-il ?

IL Y A SALUT ET SALUT...



Un salut fasciste — *Un salut tibétain.*

ILLUSION D'OPTIQUE

Savez-vous bien regarder ou bien vous laissez-vous tromper par des illusions d'optique ? Pour répondre à cette question, découvrez la ligne désignée par la flèche marquée 0, et suivez-la visuellement à travers les obstacles jusqu'à ce que vous arriviez à l'un des chiffres inscrits ci-contre. Le chiffre auquel vous devez nécessairement aboutir, si vous ne faites pas d'erreur, vous est donné dans le coin des solutions.

L'usage des crayons est strictement défendu. Il est néanmoins permis aux lecteurs astigmates de violer cette règle au moment où ils arriveront aux grandes figures spirales dessinées au bas du dessin.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

0

UNE VIE DE BATON DE CHAISE

Il mène une vie de bâton de chaise. Bon nombre de gens emploient cette expression pour désigner un individu fêtard, noctambule impénitent et de mœurs dissolues, sans se douter de sa curieuse origine.

Autrefois l'on rangeait pour la nuit les chaises à porteurs, toujours décorées de peintures délicates, dans de petites remises à leur gabarit.

Par contre, les longs bâtons suspenseurs, encombrants et qui, eux, ne craignaient pas les intempéries, étaient laissés à l'extérieur, appuyés contre la porte.

« Mener une vie de bâton de chaise », c'est donc être toujours dehors et ne jamais rentrer coucher chez soi.

LES 32 POIRES

Quatre petites filles et leurs quatre petits frères se partagent 32 poires :

Annie Dupont prend une poire.
Betty Durand prend deux poires.
Jenny Lefèvre prend trois poires.
Lily Berger prend quatre poires.

Les autres poires sont donc à partager entre les quatre frères de ces filles.

Jean prend le même nombre de poires que sa sœur.

Paul prend deux fois plus de poires que sa sœur.

Jacques prend trois fois plus de poires que sa sœur.

Enfin Pierre prend quatre fois plus de poires que sa sœur.

Avec ces renseignements, il s'agit de dire quels sont les noms de famille de Jean, Paul, Jacques et Pierre ?

GRAINS DE SAGESSE

A-t-on jamais vu un homme heureux se dire : c'est assez !

Saint-Simon

Votre convoitise, c'est un gouffre, et qui ne dit jamais : c'est assez !

Bossuet

Le bonheur est un dieu qui marche les mains vides
Et regarde la vie avec des yeux baissés.

Henri de Régnier

L'opulent a le superflu ; le riche, l'abondance ; le bourgeois, le nécessaire, et pas un ne dit : « c'est assez » !

Voltaire

Dans la bonne fortune, l'homme ne trouve jamais qu'il en ait assez.

Sénèque

Nous rions des Danaïdes ; leur cuve est celle de nos désirs.

Boiste

ECRITURES MINUSCULES

Que faut-il admirer le plus de l'acuité visuelle ou de la constance des champions de l'écriture minuscule ? Bien des records ont été battus dans la lutte que se livrent les spécialistes de ces travaux, avides de remplir la plus petite surface possible avec le plus de mots.

Un M.G. Poulard réussit à couvrir, à l'aide de sa seule plume métallique et sans le secours du moindre instrument d'optique, une surface de 2,52 centimètres carrés, de 1.056 mots ou 2.585 lettres. Il écrivit également, et en spirale encore, 571 mots, soit 2.583 lettres, sur une feuille ronde de 1,76715 centimètre carré... Enfin, sur deux surfaces rectangulaires, chacune de 1,35 centimètre carré, il rédigea, sur l'une, les sept couplets et le refrain de *la Marseillaise*, et, sur l'autre, l'hymne impérial russe avec la musique et les paroles en français et en russe...

Enfin, tout récemment, un cultivateur autrichien, Franz Wielach, écrivit, en 130 heures, sur une carte postale ordinaire, tout le texte de l'Ancien Testament, soit environ 32.000 mots. Ecrit à l'œil nu, ce texte comporte des titres des chapitres à l'encre rouge.

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)